(c) Instituto Cervantes de Madrid

(c) Instituto Cervantes de Madrid

V Bygacuai.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

(c) Instituto Cervantes de Madrid

840. MOL P.5203

CHOIX DE COMÉDIES.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CHOIX DE COMÉDIES

R. 21494.

F. A. 20

CHOIX DE COMÉDIES.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES

et

LES FEMMES SAVANTES

par

Molière.

Avec une notice littéraire et des notes explicatives,

par

E. PERRÉAZ,
Maître de français.

SCHAFFHOUSE.
FR. HURTER, ÉDITEUR.
1868.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

BROUGG. — Impr. FISCH, WILD & Cie.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

INSTITUTO DE ENSEÑANZA SECUNDARIA
"BIBLIOTECA CERVANTES"
21494

Notice de l'éditeur.

Le but de l'éditeur de ce petit ouvrage n'est pas de produire un travail original, mais de populariser son auteur dans les écoles supérieures de l'Allemagne et de la Suisse allemande, où l'étude de la langue et de la littérature françaises a pris, surtout en Suisse, une extension si considérable. Pour cela l'éditeur a rassemblé ce que nos critiques et historiens littéraires les plus éminents, ce que les Voltaire, les La Harpe, Nisard, Géruzez etc., ont dit de plus saillant sur l'œuvre de Molière, il rapporte leurs jugements sur chaque pièce, et se propose ainsi de publier une série de comédies, accompagnées de notes historiques, philologiques et littéraires, et de quelques remarques en allemand pour servir de traduction, remarques qu'il doit, la plupart, à l'excellent ouvrage de M. le comte de Baudissin, „*Les Comédies de Molière*“, traduites, (Hirzel, Leipzig). Un petit nombre des pièces dramatiques de notre grand comique seulement sont accessibles aux écoles, mais qui doutera que des élèves avancés ne lisent ces quelques pièces avec plus de fruit que les éphémères du théâtre français moderne, dont nous voyons les réimpressions en Allemagne pousser comme des champignons!

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Aimer Molière, dit M. Sainte-Beuve, dans ses *Nouvelles Causeries du lundi*, c'est avoir une garantie en soi contre bien des défauts, bien des travers et des vices d'esprit; c'est être guéri à jamais, non seulement de la basse et infâme hypocrisie, mais du fanatisme, de l'intolérance et de la dureté *en ce genre*, de ce qui fait anathématiser et maudire! Aimer Molière, c'est être antipathique à toute manière dans le langage et dans l'expression, c'est n'être disposé à aimer ni le faux bel esprit, ni la science pédante; c'est savoir reconnaître, à première vue, nos Trissotins et nos Vadius jusques sous leurs airs galants et rajeunis; c'est ne pas se laisser prendre aujourd'hui plus qu'autrefois à l'éternelle Philaminte, cette précieuse de tous les temps, dont la forme seulement change et dont le plumage se renouvelle sans cesse; c'est aimer la santé et droit sens de l'esprit chez les autres comme pour soi.

Le bon sens est la passion, la religion de Molière; il plaide sans doute la cause de l'honnêteté, de la justice, de l'équité; mais par dessus tout il est préoccupé de la raison dans le sens pratique de ce mot. Mettre en saillie ce qui est raisonnable, voilà le but constant de Molière, but poursuivi avec toutes les ressources d'un art consommé.

Si l'on considère, poursuit un second critique, cette étonnante réunion des plus belles et des plus rares qualités de l'intelligence, cette profonde sagacité, cette verve inépuisable; si l'on songe à la fécondité de ce talent qui suffisait à la fois aux plaisirs de la cour, à l'amusement du peuple, aux besoins de la troupe et à l'admiration des connaisseurs; si l'on tient compte de cette rapidité d'exécution, de cette composition grande et hardie, espèce de peinture à fresque qui ne laisse pas la brosse se reposer un instant; si l'on place tout cela au milieu d'une vie

(c) Instituto Cervantes de Madrid

active, occupée de mille soins, tourmentée par mille soins domestiques, et par tous les soucis d'acteur, d'auteur, de directeur, de courtisan, on se gardera bien de contredire Boileau, qui le jour où Louis XIV lui demanda quel était le plus grand poète du siècle, répondit sans hésiter : C'est Molière.

Venons-en à l'historique de nos deux pièces.

Dans les premières années du règne de Louis XIV, une femme aimable et spirituelle, Catherine de Vivonne, épouse du marquis de Rambouillet, ouvrit dans son hôtel, à Paris, un cercle qui fut assidûment fréquenté par les femmes de la noblesse, les gens de cour et les gens de lettres. Ce cercle, semi-mondain, semi-littéraire, qui devait exercer sur la société et le langage du dix-septième siècle une si grande influence, compta successivement ou tour à tour parmi ses hôtes les plus assidus, Voiture, Balzac, la Rochefoucauld, Condé, Corneille, Pascal, Bossuet, Cotin et Chapelain, c'est-à-dire des hommes d'esprit, des hommes de génie, de beaux esprits et quelques sots.

Le premier élan donné par cette société vers la grandeur des sentiments, la noblesse de l'expression, la politesse du langage, fut incontestablement salutaire. Les efforts de la belle compagnie, pour corriger la grossièreté et la licence que les époques antérieures avaient transmises à la littérature aussi bien qu'aux mœurs, méritaient d'être applaudis. Les salons, où des femmes illustres donnaient exemple et tenaient école de bon goût et de bon ton, remplirent une mission vraiment civilisatrice et contribuèrent à perfectionner l'esprit français : ils eurent une part considérable dans l'heureuse révolution qui faisait succéder en France à la barbarie des guerres civiles le goût des choses de l'esprit, des plaisirs délicats, des

(c) Instituto Cervantes de Madrid

occupations élégantes. Ce goût est le trait distinctif du dix-septième siècle; c'est là la pure et noble source d'où sont sorties tant de merveilles. Aussi peut-on rappeler, sans y contredire, l'éloge que Fléchier, dans l'Oraison funèbre de l'abbesse d'Hyères, faisait de Madame de Rambouillet, qui eut la plus grande part à cette heureuse révolution : „Souvenez-vous, mes frères, de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de *l'incomparable Arthénice*, où se rendaient tant de personnages de qualité et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation". Mais, entre ce qui se passait de 1620 à 1640 et la situation telle qu'elle existait vers 1659, année où parut pour la première fois sur le théâtre la Comédie des Précieuses ridicules, la différence est grande. La révolution mondaine et littéraire qui avait reçu son impulsion de l'hôtel de Rambouillet et des salons de l'aristocratie était accomplie et tendait à dégénérer. La bonne cabale, comme on disait alors, devenait une dangereuse coterie. Les initiateurs de jadis n'étaient plus que des retardataires.

Ce qui avait été primitivement une question de forme finit, comme toujours, par usurper le fond et le supprimer. On se préoccupa moins de bien parler que de ne pas parler comme tout le monde. On tomba de l'élégance et de la délicatesse dans le galant, l'ingénieux, le subtil et le maniéré.

Dans tout cercle, académie ou école, ce sont non pas les grands hommes, mais les gens médiocres dont l'influence l'emporte à la longue. Les beaux esprit, encouragés par la réserve de ceux qui leur étaient supérieurs,

(c) Instituto Cervantes de Madrid

prirent le haut pas, donnèrent le ton, et exercèrent autour d'eux la dictature du pédantisme.

Les femmes, toujours trop promptes à se laisser séduire par l'afféterie, rivalisèrent avec les hommes. Non seulement le foyer principal dégénérait, mais les salons inférieurs qui s'étaient formés à son image hâtaient le déclin. Toute femme, quelle que fût sa fortune, quelle que fût son éducation, voulut avoir sa petite cour lettrée. La ville et la province possédèrent leurs ruelles, qui cherchaient à imiter le langage des beaux esprits, et qui, obligées de l'emprunter aux livres, le défiguraient et l'exagéraient jusqu'au ridicule. Les romans de Madeleine Scudéry, la Sapho de l'hôtel de Rambouillet, devinrent des bibles mondaines qu'on étudiait pour se former l'esprit et le cœur, et sur lesquelles on tâchait même de régler sa conduite. Mille prétentions extravagantes passèrent parmi les têtes affolées de pédanterie. Des femmes se réunirent entre elles pour réformer l'orthographe, mieux encore, pour *retrancher des mots les syllabes vilaines*. On affecta une ardeur de néologisme qui finit par créer presque une langue à part. L'on a vu, dit La Bruyère, il n'y a pas longtemps, un cercle de personnes des deux sexes liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible; une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements. Par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiments et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne plus s'entendre eux-mêmes. Il ne fallait, pour servir à ces entretiens, ni bon sens, ni mémoire, ni

(c) Instituto Cervantes de Madrid

la moindre capacité ; il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux et où l'imagination a trop de part.

Les usages de ces coteries n'étaient pas moins bizarres que les discours qui s'y tenaient. Les femmes, affectant une exagération de sentiments entre elles, ne s'appelaient que ma chère, et ce mot servit à les désigner toutes. Aux heures de réunion, la chère, la précieuse qui recevait, se mettait au lit. Les habitués et habituées venaient s'asseoir autour d'elle dans la ruelle de son alcôve, qui était ornée avec recherche. Pour être admis à ces cercles, il fallait y être présenté par un des hommes qui y donnaient le ton. Ceux-ci avaient le titre de *grands introducteurs des ruelles*. C'était chez eux que les jeunes gens allaient s'instruire des qualités indispensables aux hommes qui voulaient fréquenter les cercles des chères.

Molière faisait acte de courage en attaquant, dans sa comédie, la sentimentalité romanesque des *précieuses*, en ridiculisant leur afféterie et celle des gens de lettres qui s'étaient faits leurs courtisans, car il s'en prenait d'une part à des écrivains très en vogue encore et de vieille renommée, et de l'autre à des femmes à qui leur position sociale assurait un grand crédit. Aussi, pour atténuer ce qu'il y avait de téméraire dans sa critique, Molière eut-il soin, dans le titre de sa pièce, d'ajouter au mot *précieuses* l'épithète *ridicules*. Il donnait de la sorte à entendre qu'il acceptait, avec le public de son temps, le nom de *précieuse*, comme honorable pour une femme, lorsqu'il impliquait l'idée d'une noble fierté, la délicatesse du sentiment, la finesse de l'esprit, et l'instruction; mais qu'il le vouait à l'ironie et aux sarcasmes de la foule, lorsqu'il ne repré-

(c) Instituto Cervantes de Madrid

sentait que l'exagération de la pruderie, l'hypocrisie de la délicatesse, et la vanité du bel esprit.

On peut penser que Molière en composant sa pièce, dit M. Ch. Louandre, n'eut pas seulement en vue de corriger un travers de mœurs, mais aussi de protester contre les tentatives faites de toutes parts autour de lui pour énerver et affadir la langue, sous prétexte de la rendre plus correcte et plus polie. Ecrivain de grand style, aux formes simples, aux mots à la fois justes et pittoresques, admirateur de Montaigne et de Rabelais, Molière sentait que la langue *primesautière* du seizième siècle était menacée dans son originalité et sa verdeur, par cette pruderie philologique qui se détournait sans cesse de la pensée pour se perdre dans les détours sans fin de la métaphore. Esprit positif, il voulait qu'on appelât chaque chose par son nom; il n'admettait pas dans la même langue deux langages différents, l'un à l'usage des gens d'esprit ou de science, l'autre à l'usage de tout le monde, et comme il pensait toujours en écrivant, il voulait que la phrase fût toujours aussi l'expression exacte de la pensée. On peut donc, en se plaçant à ce point de vue que nous croyons vrai, considérer *les Précieuses*, non seulement comme une excellente comédie, mais, qu'on nous passe le mot, comme un excellent cours de grammaire. Entre Molière et les précieuses, la véritable guerre était surtout une guerre philologique. On a prétendu que *le langage précieux* ne survécut point à la critique de Molière; c'est là une erreur. Une foule de phrases inventées à l'hôtel Rambouillet sont restées, depuis le dix-septième siècle, dans notre vocabulaire, et, comme preuve, il suffit de citer les expressions: Cheveux d'un blond hardi; bureau d'esprit; humeur communicative; compréhension dure; front chargé de nuages;

(c) Instituto Cervantes de Madrid

esprit bien meublé; intelligence épaisse; etc., que nous, trouvons toutes consignées par Saumaize dans *le Dictionnaire des précieuses*. Voltaire retrouvait encore dans plusieurs de ses contemporains le véritable style de Cathos et de Madelon. L'un appelle un exploit, un compliment timbré; un autre, un cadran au soleil, un greffier solaire, un troisième, une grosse rave, un phénomène potager. Combien cette manie pour la métaphore et cette horreur du mot simple et vrai n'ont-elles pas nui à la poésie française, à sa simplicité, à sa fraîcheur! L'Othello d'Alfred de Vigny ne dut-il pas, en partie, sa chute à ce malheureux mouchoir qu'égare Desdémone et qu'on avait oublié d'ennoblir par une périphrase.

Ce fut le 18 novembre 1659, que la troupe de Molière joua les précieuses ridicules. Il paraît que l'annonce de ce nouvel ouvrage avait produit quelque sensation, car la salle était pleine de spectateurs et des plus intéressés dans la satire. Mlle. de Rambouillet y était; Madame de Grignan, M. Chapelain, l'arbitre de goût, le docte Ménage, tous les fidèles de l'hôtel de Rambouillet assistaient, peut-être sur l'invitation de Molière, à ce spectacle dont ils faisaient les frais.

D'un autre côté, il y avait, pour faire contre-poids, un nombreux public bourgeois et populaire. La pièce, lorsque le rideau fut levé, se présenta avec une extrême originalité. La Grange et du Croisy, les deux amants rebutés, s'interpellent sur la réception qu'on vient de leur faire. Le premier propose à son ami de prendre une vengeance pendable des deux péronnelles qui viennent de les traiter d'une manière aussi dédaigneuse. Il a un valet, nommé Mascarille, valet bel esprit s'il en fut, qui se pique de galanterie et de vers et appelle ses camarades brutaux. Ce

(c) Instituto Cervantes de Madrid

sera l'instrument de sa vengeance. Là-dessus le bonhomme Gorgibus vient interrompre les deux gentilshommes et les interroge sur le résultat de leur visite. Ceux-ci prennent congé et se gardent de répondre. Madelon et Cathos paraissent ensuite, non pas, bien entendu, des précieuses de prix, des précieuses respectables, comme il y en avait tant dans la salle, mais de ces petites bourgeoises de province, récemment débarquées à Paris, qui se permettent de singer les Arthénice, les Artémise et les Roxane. (Noms romanesques de mesdames de Rambouillet, Arragonnais et Le Roi). Elles parlent un langage d'une vérité parfaite dans son exagération; Mlle. Madeleine de Scudéry n'aurait pu reprocher qu'un peu trop de zèle à ces écolières qui semblaient avoir pris ses *conversations* pour modèles. Gorgibus reproche à sa fille et à sa nièce de faire tant de dépenses pour se graisser le museau. Il est un peu rustre et il forme un rude contraste avec les deux précieuses *qu'il a sur les bras*. Puis vient la question du mariage, débattue d'un côté avec le rude bon sens d'un bon bourgeois qui recherche pour ses enfants les *bons* partis, de l'autre à l'aide des pages sentimentales du roman de la Clélie. La réponse de Madelon est une analyse des romans de Mlle. de Scudéry; Molière n'a pas oublié un seul point important, et Sapho pouvait être satisfaite du style de Madelon. Gorgibus sort en menaçant nos deux précieuses du couvent si elles ne sont mariées avant peu. Cette scène est comme une ébauche de la fameuse scène des *Femmes savantes* entre Chrysale, Philaminte et Bélise.

Celle-ci ne pouvait manquer d'être supérieure à la première. Un mari tremblant devant sa femme et hardi seulement contre sa sœur est bien autrement comique

(c) Instituto Cervantes de Madrid

qu'un père et un oncle parlant ferme à sa fille et à sa nièce. Gorgibus n'en est pas moins un excellent personnage. En tout, on peut considérer les *Précieuses ridicules* comme une esquisse chaude et spirituelle, d'après laquelle Molière a exécuté par la suite son admirable tableau des *Femmes savantes*. Dans la scène VI, Madelon montre son mauvais cœur; elle a peine à se persuader qu'elle soit la fille de Gorgibus et désire que quelque aventure vienne développer une naissance plus illustre. L'impertinence de ce vœu montre que ce qui gâte l'esprit corrompt aussi le cœur. Mascarille, type caricatural des damerets infatués d'eux-mêmes, paraît sur la scène. Il s'est fait porter dans sa chaise jusques dans l'appartement de Gorgibus. Cette charmante scène avec les deux porteurs met dans tout son jour la lâcheté et l'impudence du faux marquis. Voici les deux précieuses et Mascarille en présence. Quelle roulade de compliments, de phœbus, de métaphores outrées, et de vanteries du côté de ce dernier. Mascarille, lisant son impromptu *pour une duchesse de ses amies* et le commentant, fait tout de suite penser à Trissotin lisant son sonnet pour la princesse Uranie. C'est absolument la même situation. Mais, Molière, dont on peut dire qu'il crée de nouveau les choses plutôt qu'il ne les répète, a marqué chacune des deux scènes d'un trait particulier qui la distingue et la différencie. Mascarille commente et développe lui-même les beautés de son impromptu, avec l'intrépide vanité d'un homme qui dédaigne les artifices de la fausse modestie. Trissotin, bel esprit de profession, jouit en silence, avec un orgueil sournois et hypocrite, des ridicules témoignages d'admiration qu'excite son génie. Cette scène dixième forme à elle seule presque le tiers de la pièce et elle n'est autre chose qu'un entretien privé

(c) Instituto Cervantes de Madrid

d'action; mais le ridicule des trois personnages, quoique le même au fond, est si plaisamment varié dans ses détails, que la scène, toute longue qu'elle est, n'a point de longueurs, et qu'elle fait rire d'un bout à l'autre. Nous assistons à l'entrée du vicomte de Jodelet. Le vicomte, sortant de maladie, est représenté par le fameux Jodelet du théâtre du Marais, la figure enfarinée suivant sa coutume, avec une grande barbe et les moustaches noires, parlant du nez, grave et imperturbable, faisant de grands gestes, vêtu à la mode de la vieille cour, le pourpoint de couleur sombre boutonné jusqu'au menton, un des vaillants hommes du siècle, un brave à trois poils. Quant au pétulant marquis de Mascarille, il n'était autre que Molière lui-même. Tels sont les héros qui se chargent d'éblouir et de mystifier nos héroïnes. Tous deux, le marquis et le vicomte, mêlent du reste à leur galanterie extravagante certains traits qui laissent deviner la mascarade; ils se montrent l'un et l'autre assez impudents et insupportables pour faire souhaiter les coups de bâton du dénouement. On fait venir des violons, on invite des voisines. Le bal commence. Mascarille reproche aux violons de ne pas jouer en mesure, parce qu'il ne danse pas en mesure lui-même, et Jodelet se plaint de ce qu'ils pressent trop la cadence, parce qu'il n'est pas assez leste pour la suivre. Puis arrive la catastrophe finale, les coups de bâton, la vertu laissée toute nue où la précieuse Madelon recouvre tout à coup beaucoup de naturel dans son langage et où Gorgibus envoie romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes à tous les diables.

Ce spectacle fut accueilli par un éclat de rire qui retentit encore aujourd'hui. Une partie de la salle surtout dut être transportée d'aise à cette copie si exacte et si gaie

(c) Instituto Cervantes de Madrid

de travers qui, peu à peu, des hautes classes tendaient à gagner les classes inférieures. La tradition prétend qu'un vieillard se serait écrié : „Courage, Molière! voilà la bonne comédie". C'est tout le parterre qui probablement en jugea ainsi, et dont cette exclamation peut servir à rendre l'impression. Molière, par ce brillant succès qui prit les proportions d'un évènement, se trouvait, comme on dit, hors de page. Il avait alors près de trente-huit ans. La préface des *Precieuses ridicules* laisse percer, sous une forme plaisante, la joie bien légitime du triomphe. Comment, après tant de travaux et de luttes, n'aurait-il pas ressenti une satisfaction profonde en se voyant enfin en position de donner carrière à son génie et de disputer à tant d'indignes rivaux la gloire dont ils l'accablaient jusque-là? Cette préface est, en effet, une préface de conquérant. Il salue avec une ironie victorieuse *messieurs les auteurs, à présent ses confrères.* A partir de ce moment, les chefs-d'œuvre se succèdent avec une prodigieuse rapidité.

Il y avait treize ans que Molière avait frappé les précieuses d'un coup dont il semblait qu'elles ne dussent pas se relever. Mais un ridicule est bien vivace, quand il a pour racine l'amour-propre. On croit l'avoir détruit; il n'a fait que changer de forme. Les précieuses, débusquées du genre précieux, se retranchèrent dans le genre pédant. Ne pouvant plus aussi ouvertement raffiner sur le sentiment et le bel esprit, elles se mirent à déraisonner sur la science. Les fades madrigaux étaient toujours de leur goût, mais elles s'extasiaient bien d'avantage sur le grec qu'elles ne savaient pas même lire et sur la théorie des tourbillons, à laquelle elles ne comprenaient rien. Descartes avait mis à la mode la physique transcendante, et

(c) Instituto Cervantes de Madrid

nos précieuses réformées n'avaient pas été les moins ardentes à se perdre dans les spéculations de la philosophie corpusculaire. Les *Précieuses ridicules* ouvrent la carrière dramatique de Molière, les *Femmes savantes* la ferment; la petite pièce en prose est le germe de la grande comédie en vers.

Molière avait élargi son sujet, et donné aux travers qu'il attaquait un caractère moins particulier et moins transitoire. Au lieu des affectations de langage et des minauderies mises à la mode sous la régence d'Anne d'Autriche, il dirigea la satire contre la pédanterie chez les femmes, et peignit les désordres que cette manie, commune à tous les temps, peut introduire dans une honnête famille.

On trouve dans les *Femmes savantes*, à un plus haut degré que dans toutes les autres pièces du théâtre de Molière, une intelligence saine et élevée de la famille. Philaminte, Henriette et Chrysale sont des types admirables : Philaminte est une maîtresse femme habituée à gouverner, et qui croit avoir sur son mari les droits de l'esprit sur la matière. Elle a dans l'action le premier rôle : elle gouverne despotiquement sa maison, et elle porte dans la science le même esprit dominateur. Elle rêve de se former un cercle dont elle serait reine; elle fait des règlements, des statuts, des lois; elle menace d'exercer sur le langage une autorité absolue et de proscrire de l'usage les mots qui lui déplaisent, comme elle expulse de son logis les gens qui ne la flattent pas. Elle traite de fort haut son mari, sans toutefois songer à le tromper; elle est stoïque et prête à supporter noblement les coups de la fortune. C'est un vigoureux caractère, gâté par un travers dans lequel elle porte son impétuosité naturelle.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Le travers de Chrysale, dit M. Nisard, est d'avoir peur de sa femme et de s'imaginer qu'il ne la craint pas. Il cède toujours, en croyant ne faire que sa volonté ! Il obéit à haute voix, pour se persuader qu'il commande. Ses colères contre sa fille Armande sur le dos de laquelle il battrait volontiers sa femme, s'il n'avait un si bon naturel; sa résolution de résister à Philaminte, quand elle est loin; sa première charge, pleine de vigueur, quand elle paraît; le secours qu'il tire d'abord de son bon sens et de la révolte involontaire d'un esprit droit contre un esprit faux; puis, à mesure que Philaminte élève la voix, sa fermeté tombant, son caractère retirant peu à peu, ce que son bon sens a avancé, et le mari cédant avec la persuasion qu'il ne fait que transiger; tout cela, c'est la nature observée avec profondeur et rendue avec la plus fine gaieté.

Quel type charmant que l'aimable Henriette! C'est une personne d'esprit qui s'est formée et fortifiée dans son naturel par les travers mêmes de ses parents. Elle a le ton de la femme du monde, avec une candeur qui témoigne qu'elle en a trouvé le secret dans un cœur honnête et dans un esprit droit. Bélise est une vieille fille un peu simple chez qui les mêmes travers que ceux de Philaminte et d'Armande sont sur le point d'atteindre à la folie. Bélise, de plus, se croit aimée de tout le monde, c'est sa chimère. Elle vit dans cette douce illusion, elle est heureuse; elle sera même une rivale fort arrangeante au besoin, et prête à dégager ses amants imaginaires de la parole qu'ils ne lui ont jamais donnée. Armande est une femme jalouse, haineuse, vindicative, méchante; de mauvais sentiments se cachent sous le platonisme prétentieux qu'elle affiche. Clitandre est le modèle du courtisan aimable, de l'homme de bon ton. Sa

(c) Instituto Cervantes de Madrid

mesure parfaite, sa raillerie fine et spirituelle, sa sensibilité touchante, son honorable désintéressement sont une censure piquante et pleine de vie de l'avide cupidité et de l'amour spéculateur de Trissotin, de sa lourde prétention au bel esprit et de l'irritable amour-propre de ce pédant et de son confrère Vadius. Ces deux pédants ont chacun une physiognomie très distincte. L'un est le pédant du bel esprit, l'autre est celui de l'érudition. Le premier, répandu dans le monde, a une vanité sournoise et jalouse qui ne loue que pour être louée, et une galanterie intéressée qui ne feint la passion que pour arriver à la fortune; le second, vivant dans la poussière de ses livres grecs et latins, a une brutalité d'orgueil et de colère qui rappelle les injurieux démêlés des Scaliger et des Scioppius.

Le sage Ariste, frère de Chrysale, et enfin cette bonne fille de cuisine, la pauvre Martine qui *épluche si bien ses herbes,* et qui dans son parler accommode si mal les noms avec les verbes, terminent la gallerie de portraits que Molière a tracés en main de maître dans cette comédie qui, avec le *Malade imaginaire,* clôt sa carrière dramatique.

Terminons cette préface déjà trop longue par quelques remarques sur le style de Molière. Le style de Molière, dit M. L. Moland, est par excellence le style de la comédie. Aussi n'a-t-il pas toujours été compris ni bien apprécié par les littérateurs purs et les écrivains à périodes. C'est au théâtre qu'il faut le juger, de même que l'effet d'une fresque doit être apprécié dans le monument pour lequel elle est peinte. Là, tous les défauts qu'on lui a reprochés disparaissent et ses qualités ressortent à merveille. Il donne à la pensée un relief admirable; il la formule d'une

(c) Instituto Cervantes de Madrid

manière saisissante et définitive. C'est pour cela qu'il a mis en circulation tant de vers qui sont devenus des proverbes, tant de sentences qui ne sauraient plus s'oublier, tant de mots naïfs ou plaisants qui ont cours dans la conversation et que chacun emploie, sans savoir toujours à qui il en est redevable. Aucun poète n'a frappé, pour ainsi dire, une si grande quantité de cette monnaie qui ne se démonétise pas.

Une faculté non moins remarquable du style de Molière consiste à se faire exactement celui du personnage qui est représenté. Il varie avec l'âge, le caractère, le rang, la profession. L'allure même de la phrase change complètement, selon qu'on entend un vieillard, un homme jeune et vif, un type de la haute société ou de la petite bourgeoisie. Chaque fois qu'un personnage doit faire usage d'un vocabulaire à part, il l'emploie avec une perfection incroyable. Quelle vérité, par exemple, dans le langage de Martine. Il en est de même de la langue spéciale de chaque profession.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Les Précieuses ridicules.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux! Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerais toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser par honneur ma comédie. J'offenserais mal à propos tout Paris, si je l'accusais d'avoir pu applaudir à une sottise: comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y aurait de l'impertinence à moi de le démentir; et quand j'aurais eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importait qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements, et je trouvais que le succès qu'elles avaient eu dans la représentation était assez beau pour en demeurer là. J'avais résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe[1], et je ne voulais pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais.[2] Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilége obtenu par surprise. J'ai eu beau crier : O temps! ô mœurs! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisserait pas de faire sans moi.

Mon Dieu! l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour; et qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime! Encore si l'on m'avait donné du temps, j'aurais pu mieux songer à moi, et j'aurais pris toutes les précautions que messieurs les

---

[1] Molière fait allusion à ce proverbe: „Elle est belle à la chandelle; mais le grand jour gâte tout.“

[2] C'est là, chez Barbin, chez de Luynes, ou chez Trabouillet, que se vendaient les pièces nouvelles.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurais été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurais tenté la libéralité par une épître dedicatoire bien fleurie, j'aurais tâché de faire une belle et docte préface; et je ne manque point de livres qui m'auraient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, et le reste[1]. J'aurais parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma pièce, ne m'auraient pas refusé ou des vers français, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auraient loué en grec; et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnaître; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurais voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés[2]; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont été de tout temps la matière de la comédie; et que, par la même raison que les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, et du Capitan non plus que les juges, les princes et les rois de voir Trivelin[3] ou quelque autre, sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi; aussi les véritables précieuses auraient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luynes veut m'aller faire relier de ce pas: à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

---

[1] Traduction consacrée alors d'et cœtera.

[2] Ce passage est d'autant plus adroit que M. attaquait une coterie fort puissante. Les deux provinciales méritent d'être bernées, mais elle ont copié d'excellentes choses. Il est clair cependant que ces excellentes choses sont précisément celles que Molière va couvrir de ridicule.

[3] Le Docteur, le Capitan et le Trivelin, étaient trois personnages ou caractères appartenant à la farce italienne.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

PERSONNAGES.

	ACTEURS.
LA GRANGE, } amants rebutés.	LA GRANGE.
DU CROISY, } amants rebutés.	DU CROISY.
GORGIBUS, bon bourgeois.	L'ESPY.
MADELON, fille de Gorgibus, } précieuses ridicules.	Mlle DE BRIE.
CATHOS, nièce de Gorgibus, } précieuses ridicules.	Mlle DUPARC.
MAROTTE, servante des précieuses ridicules.	Magd. BÉJART.
ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.	DE BRIE.
LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de la Grange.	MOLIÈRE.
LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croisy.	BRÉCOURT.

DEUX PORTEURS DE CHAISE.

VOISINES.

VIOLONS.

La scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY.

Seigneur la Grange....

LA GRANGE.

Quoi?

DU CROISY.

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE.

Eh bien?

DU CROISY.

Que dites-vous de notre visite? En êtes-vous fort satisfait?

(c) Instituto Cervantes de Madrid

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous sujet[1] de l'être tous deux?

DU CROISY.

Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques[2] provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des siéges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : Quelle heure est-il? Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute, je l'y prends, et de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connais ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu[3]

---

[1] Sujet, Veranlassung.

[2] Le Duchat donne à ce mot la même signification qu'au mot *pécore*, Ne viendrait-il pas du mot italien *pecca*, vice, défaut, ou du mot latin *pecus*, dont on a fait *pécore?* Dans le Midi, on dit d'un fâcheux dont on ne peut se débarrasser, que c'est un morceau de poix : es una pegue. — Alberne Gänse aus der Provinz.

[3] On voit par la préface de Molière qu'on distinguait deux ordres de *précieuses*, et que cette appellation ne fut pas toujours prise en mauvaise part. Le *Grand Dictionnaire historique des Précieuses*, imprimé chez Ribou en 1661, osa nommer ce que la France avait de plus grand, de plus poli, de plus aimable. Les Longueville, la Fayette, Sévigné, Deshoulières, le grand Corneille, Ninon de Lenclos, sont à la tête de cette liste nombreuse, où figurent le roi, la reine, et toute la cour. — Ambigu, Gemisch.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu; et, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connaître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment, encore?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique [1] ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY.

Eh bien! qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II.

CORGIBUS [2], DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

Eh bien! vous avec vu ma nièce et ma fille? Les affaires iront-elles bien? Quel est le résultat de cette visite?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très-humbles serviteurs.

---

[1] Se piquer de, eitel sein auf.

[2] Palaprat, contemporain et ami de Molière, nous apprend que *Gorgibus* était le nom d'un *emploi* de l'ancienne comédie, comme les Pasquins, les Turlupins, les Jodelets, etc. En effet, on trouve souvent le nom de Gorgibus dans les canevas italiens.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

DU CROISY.

Vos très-humbles serviteurs.

GORGIBUS, *seul.*

Ouais! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourrait venir leur mécontentement? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà!

SCÈNE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

Que désirez-vous, monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles?

MAROTTE.

De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé [1] : dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV.

GORGIBUS.

Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins; et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de moutons qu'elles emploient[2].

---

[1] C'est trop pommadé; cet emploi du participe passé avec trop et assez est remarquable, encore que très usuel; c'est assez bu, c'est assez causé.

[2] Notre délicatesse actuelle s'offense de l'expression de lard et de cochon, mais elle est outrée. Copiant la nature, Gorgibus dit ce qu'un bourgeois de son ignorance aurait dit sûrement en pareil cas.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE V.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Il est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur? Vous avais-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulais vous donner pour maris?

MADELON.

Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé[1] irrégulier de ces gens là?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON.

La belle galanterie que la leur! Quoi! débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent? par le concubinage? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet toutes deux de vous louer, aussi bien que moi? Est-il rien de plus obligeant que cela? Et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois[2] Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous fair apprendre le bel air des choses.

---

[1] Procédé, Benehmen.

[2] Ganz klein bürgerlich.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là.

MADELON.

Mon Dieu! que si tout le monde vous ressemblait, un roman serait bientôt fini! La belle chose que ce serait, si d'abord Cyrus épousait Mandane, et qu'Aronce de plain-pied[1] fût marié à Clélie[2]!

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci?

MADELON.

Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné[3], et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux: ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée: et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paraît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insen-

---

[1] Sans difficulté.

[2] Cyrus et Mandane, Clélie et Aronce, sont les principaux personnages d'*Artamène* et de *Clélie*, romans de Mademoiselle de Scudery.

[3] *Pousser le doux, le tendre et le passionné*, expressions du temps, dont les auteurs contemporains offrent plusieurs exemples.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

siblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse[1] d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne saurait se dispenser. Mais en venir de but en blanc[2] à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue; encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie! Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galants, et Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux[3]. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe tout unie[4], un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégu-

---

[1] Inopinément et avec obstacle.

[2] Inconsidérément, brusquement.

[3] La carte de *Tendre* est une fiction allégorique du roman de *Clélie*. On voit sur cette carte un fleuve d'*Inclination*, une mer d'*Inimitié*, un lac d'*Indifférence*, et une multitude d'autres inventions de ce genre. Pour parvenir à la ville de *Tendre*, il fallait assiéger le village de *Billets galants*, forcer le hameau de *Billets-doux*, et s'emparer ensuite du château de *Petits-soins*.

[4] Sans dentelles.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

lière en cheveux[1], et un habit qui souffre une indigence de rubans; mon Dieu, quels amants sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustement, et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats[2] ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses[3] ne soient assez larges.

GORGIBUS.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Madelon...

MADELON.

Eh! de grâce, mon père, défaites-vous[4] de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges? Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Madelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour décrier[5] le plus beau roman du monde?

---

[1] Mit natürlichem Haar.

[2] Anciennement le *rabat* n'était autre chose que le col de la chemise, *rabattu* en dehors sur le vêtement; et c'est de là qu'il a pris son nom. Plus tard on eut des rabats postiches, d'une toile fine et empesée, qui étaient quelquefois garnis de dentelle, et que l'on nouait par devant avec deux cordons à glands. Tous les hommes, dans la jeunesse de Louis XIV, portaient le rabat. Les laïques l'ayant quitté pour la cravatte, les gens d'église et ceux de robe en ont seuls conservé l'usage, en lui donnant la forme que nous lui voyons maintenant. Il en est de même de la calotte, qui, jusqu'au milieu du dix-septième siècle, était portée par des hommes du monde, et qui depuis a été affectée exclusivement aux ecclésiastiques.

[3] On appelait chausses la partie du vêtement qui tient depuis la ceinture jusqu'au bas. Les hauts-de-chausses étaient ce qu'on nomme aujourd'hui la culotte; et les bas-de-chausses ce que nous appelons bas.

[4] Se défaire, sich abgewöhnen.

[5] Décrier, in Verruf bringen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CATHOS.

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là ; et le nom de Polixène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Écoutez : il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines ; et pour ces messieurs dont il est question, je connais leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras[1], et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante.

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS, *à part.*

Il n'en faut point douter, elles sont achevées. *(Haut.)* Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes : je veux être maître absolu ; et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment.[2]

---

[1] Sur les bras, auf dem Halse.

[2] C'est une chose très comique que les précieuses soient la fille et la nièce d'un bon bourgeois, doué d'un gros bon sens, lequel ne comprend rien au style, au ton et aux manières de ces bégueules : la simplicité de Gorgibus forme un contraste plaisant avec l'affectation de Cathos et de Madelon.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE VI.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

Mon Dieu, ma chère, que ton père à la forme enfoncée dans la matière! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme!

MADELON.

Que veux-tu, ma chère? j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure un jour me viendra développer[1] une naissance plus illustre.

CATHOS.

Je le croirais bien; oui, il y a toutes les apparences du monde; et pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÈNE VII.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE.

Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : Voilà un nécessaire[2] qui demande si vous êtes en commodité d'êtres visibles.

MAROTTE.

Dame! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le grand Cyre.

MADELON.

L'impertinente! Le moyen de souffrir cela! Et qui est-il, le maître de ce laquais?

---

[1] Développer, offenbaren.

[2] Nécessaire, langage précieux, pour domestique.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MAROTTE.

Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MADELON.

Ah! ma chère, un marquis! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

CATHOS.

Assurément, ma chère.

MADELON.

Il faut le recevoir dans cette salle basse plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE.

Par ma foi! je ne sais point quelle bête c'est là; il faut parler chrétien[1], si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image. *(Elles sortent.)*

SCÈNE VIII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

Holà! porteurs, holà! Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.[2]

---

[1] Parler chrétien, parler un langage intelligible.

[2] Ce fut Molière lui-même qui joua le personnage de Mascarille. M. Aimé Martin a trouvé dans une brochure du temps la description du costume qu'il portait dans ce rôle. La voici : „Le marquis entra dans un équipage si plaisant que j'ai cru ne vous pas déplaire en vous en faisant la description. Imaginez-vous donc que sa perruque était si grande qu'elle balayait la place à chaque fois qu'il faisait la révérence, et son chapeau si petit qu'il était aisé de juger que le marquis le portait bien plus souvent dans la

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PREMIER PORTEUR.

Dame! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, monsieur.

MASCARILLL.

Hein ?

DEUXIÈME PORTEUR.

Je dis, monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, *lui donnant un soufflet.*

Comment, coquin! demander de l'argent à une personne de ma qualité!

DEUXIÈME PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah! ah! je vous apprendrai à vous connaître! Ces canailles-là s'osent jouer à moi!

---

main que sur la tête; son rabat se pouvait appeler un honnête peignoir, et ses canons semblaient n'être faits que pour servir de cache aux enfants qui jouent à la cligne-musette. Un brandon de glands lui sortaient de sa poche comme d'une corne d'abondance, et ses souliers étaient si couverts de rubans, qu'il ne m'est pas possible de vous dire s'ils étaient de roussi de vache d'Angleterre, ou de maroquin. Du moins sais-je bien qu'ils avaient un demi-pied de haut, et que j'étais fort en peine de savoir comment des talons si hauts et si délicats pouvaient porter le corps du marquis, ses canons et sa poudre." Les canons étaient une large bande d'étoffe que l'on attachait au dessus du genou et qui couvrait la moitié de la jambe en l'entourant.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PREMIER PORTEUR, *prenant un des bâtons de sa chaise.*

Çà, payez-nous vitement.

MASCARILLE.

Quoi ?

PREMIER PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE.

Il est raisonnable, celui-là.

PREMIER PORTEUR.

Vite donc!

MASCARILLE.

Oui-da! tu parles comme il faut, toi; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content ?

PREMIER PORTEUR.

Non, je ne suis pas content; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et... *(levant son bâton.)*

MASCARILLE.

Doucement! tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.[1]

SCÈNE IX.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne se pressent point, je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

---

[1] Au petit coucher du roi.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE X.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, *après avoir salué.*

Mesdames, vous serez surprises sans doute de l'audace de ma visite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MADELON.

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah! je m'inscris en faux[1] contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez; et vous allez faire pic, repic et capot[2] tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant[3] la libéralité de ses louanges; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chère, il faudrait faire donner des siéges.

MADELON.

Holà! Almanzor.

ALMANZOR.

Madame?

MADELON.

Vitez, voiturez-nous[4] ici les commodités de la conversation.

---

[1] S'inscrire en faux, Protest einlegen.

[2] Pic, repic et capot, terme en usage au jeu de cartes.

[3] Pousser trop avant, übertreiben.

[4] Voiturer, heranrollen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi?

(Almanzor sort.)

CATHOS.

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise[1]. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à More[2]. Comment, diable d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leurs gardes meurtrières. Ah! par ma foi, je m'en défie! et je m'en vais gagner au pied[3], ou je veux caution bourgeoise[4], qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar[5].

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie[6].

CATHOS.

Mais de grâce, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, *après s'être peigné, et avoir ajusté ses canons.*[7]

Eh bien! mesdames, que dites-vous de Paris?

---

[1] Franchise, dans le sens d'indépendance.

[2] Ce proverbe, *traiter de Turc à More*, qui signifie *traiter avec la dernière rigueur*, est sans doute fondé sur ce que les Turcs et les Mores, dans leurs anciennes guerres, ne se faisaient point de quartier.

[3] Gagner au pied, s'enfuir.

[4] *Caution bourgeoise* signifie *caution solvable, caution valable.*

[5] Personnage du roman de *Clélie*, à qui l'auteur a voulu donner un caractère enjoué et plaisant. — Dans le langage des précieuses on disait: *être un Amilcar*, pour *être enjoué.*

[6] Prud'homie, Ehrlichkeit.

[7] Voyez la note sur Canons. Dans la même scène.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MADELON.

Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudrait être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit, et de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise.[1]

MADELON.

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne sommes pas encore connues; mais nous sommes en passe[2] de l'être; et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du Recueil des pièces choisies.[3]

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

---

[1] La chaise à porteurs dont la mode avait été apportée d'Angleterre sous le règne de Louis XIII par le marquis de Montbrun.

[2] Passe s'appelait autrefois, au jeu de mail, une porte ou arc de fer, où la balle ou la bille devait passer. Le joueur assez adroit pour s'être placé le plus près de cet arc était en passe, c'est-à-dire sur le point de passer.

[3] Bret pense que Molière a voulu parler ici d'un recueil publié en 1653 par de Sercy, sous le titre de Poésies choisies. L'impromptu que Mascarille va débiter est imité d'un madrigal qui se trouve dans le recueil de de Sercy.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne; ils me rendent tous visite; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON.

Eh! mon Dieu! nous vous serons obligées de la dernière obligation[1], si vous nous faites cette amitié; car enfin il faut avoir la connaissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle[2] à la réputation dans Paris; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connaisseuse, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais, pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé[3] : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air : celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance; celui-là a composé des stances sur une infidélité : monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel auteur a fait un tel dessein; celui-là en est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est-là ce qui vous fait valoir dans les compagnies, et si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour; et pour moi, j'aurais

---

[1] De la dernière obligation, über alle Maassen verpflichtet.

[2] Le branle, der erste Anstoss.

[3] A point nommé, au temps qu'il faut.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

toutes les hontes du monde, s'il fallait qu'on vînt à me demander si j'aurais vu [1] quelque chose de nouveau que je n'aurais pas vu.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime [2] un peu quand je veux; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles[3] de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits[4]: je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond: vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

---

[1] Si j'aurais vu; nous dirions aujourd'hui, si j'ai vu; mais on suivait alors pour les conditionnels et pour les futurs une certaine loi de symétrie.

[2] S'escrimer, sich abgeben.

[3] On donnait le nom de *ruelles* aux assemblées de ce temps là. L'alcôve servait de salon, et la société s'y réunissait autour du lit de la précieuse, qui se couchait pour recevoir ses visites. La *ruelle* était parée avec beaucoup d'élégance et de goût, et les hommes qui en faisaient les honneurs prenaient le nom bizarre d'*alcovistes*.

[4] Le portrait, dans le sens du mot esquisse littéraire dans laquelle on peint soi-même ou les autres, était un genre très en vogue au dix-septième siècle. La Rochefoucauld a fait son portrait, mademoiselle de Montpensier a fait le sien, et à la suite de ses Mémoires, elle a ajouté ceux d'une soixantaine de personnages. Il n'est pas besoin de rappeler que ce genre a été élevé à la hauteur de la comédie morale et de la grande histoire par la Bruyère et Saint-Simon.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.[1]

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.[2]

MADELON.

Ah! certes, cela sera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimer.

MASCARILLE.

Sans doute. Mais, à propos, il faut que je vous die[3] un impromptu[4] que je fis hier chez un duchesse de mes amies que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Écoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

---

[1] Les „précieuses" s'envoyaient visiter par un rondeau ou une énigme; c'était là que commençaient toutes les conversations.

[2] Quinault et Mademoiselle Scudéry transformaient, dans leurs ouvrages, en Céladons les rudes héros de l'histoire ancienne.

[3] Pour que je vous die, pour dise.

[4] Impromptu, Gedicht aus dem Stegreife.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MASCARILLE.

Oh! oh! je n'y prenais pas garde:
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois [1] me dérobe mon cœur;
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

CATHOS.

Ah! mon Dieu, voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier; cela ne sent point le pédant.

MADELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *Oh! oh!* voilà qui est extraordinaire, *oh! oh!* comme un homme qui s'avise tout d'un coup [2] *oh! oh!* La surprise, *oh! oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh! oh!* admirable.

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah! mon Dieu, que dites-vous? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADELON.

Sans doute; et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh! oh!* qu'un poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu! vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenais pas garde?* *Je n'y prenais pas garde,* je ne m'apercevais pas de cela;

---

[1] En tapinois, en cachette.

[2] S'aviser tout d'un coup, sich plötzlich auf etwas besinnen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

façon de parler naturelle, *je n'y prenais pas garde. Tandis que, sans songer à mal,* tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *Je vous regarde,* c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple; *votre œil en tapinois...* Que vous semble de ce mot *tapinois?* n'est il pas bien choisi?

CATHOS.

Tout à fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris; *tapinois.*

MADELON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique?

MASCARILLE.

Moi? Point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il?

MASCARILLE.

Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MADELON.

Assurément, ma chère.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MASCARILLE.

Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût : *Hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavalière. *(Il chante.)*

Oh, oh! je n'y prenais pas garde, etc.

CATHOS.

Ah! que voilà un air qui est passionné! Est-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON.

Il y a de la chromatique [1] là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *Au voleur ! au voleur!* Et puis, comme si l'on criait bien fort, *au, au, au, au, au voleur !* Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée, *au voleur !*

MADELON.

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le temps, mes dames ?

CATHOS.

A rien du tout.

---

[1] On dit la chromatique comme on dit la rhétorique au féminin. On disait autrefois la mathématique, et les Italiens le disent encore : la matematica. Ce sont autant d'adjectifs devant lesquels on sous-entend, comme en grec, d'où ils sont tirés, le mot science, techné.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours[1] à la comédie, si vous voulez; aussi bien, on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation : et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire! Pour moi, j'y suis fort exact; et quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours : Voilà qui est beau! devant que[2] les chandelles soient allumées.[3]

MADELON.

Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

---

[1] L'un de ces jours, en parlant de plus de deux.

[2] Devant que, pour avant que. Remarquez que *ne* est supprimé après devant que ou avant que.

[3] L'Opéra fut éclairé jusqu'en 1719 avec des chandelles. Par la munificence de Law, on leur substitua la même année des bougies. En 1784, le Théâtre français, aujourd'hui l'Odéon, fut le premier éclairé par des quinquets.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MASCARILLE.

Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON.

Hé ! il pourrait être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Et à quels comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE.

Belle demande ! Aux grands comédiens[1] ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler[2] les vers, et s'arrêter au bel endroit : eh ! le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS.

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oie[3] ? La trouvez-vous congruente à l'habit ?

CATHOS.

Tout à fait.

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi.

---

[1] Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Ils étaient jaloux des succès de la troupe de Molière, à laquelle ils cherchaient sans cesse à susciter des embarras.

[2] Faire ronfler, herausdonnern.

[3] La *petite oie* se disait alors des rubans, des plumes et des différentes garnitures qui ornaient l'habit, le chapeau, le nœud de l'épée, les gants, les bas et les souliers.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MADELON.

Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur.[1]

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons?[2]

MADELON.

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moin qu'ils ont un grand quartier de plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là?

(Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.)

MADELON.

Elle est tout à fait de qualité; le sublime[3] en est touché délicieusement.

---

[1] *C'est Perdrigeon tout pur.* — *Perdrigeon* était le marchand en vogue qui fournissait les gens du bel air. Il ne faut pas confondre ce mot avec le nom de la belle couleur violette, qui est emprunté d'une prune nommée *perdrigon*.

[2] Les canons étaient un cercle d'étoffe large, et souvent orné de dentelles, qu'on attachait au-dessous du genou, et qui couvrait la moitié de la jambe. Les *importants* se rendaient ridicules par l'ampleur démesurée de leurs canons. Voilà pourquoi ceux de Mascarille *ont un grand quartier* (Viertelelle) de plus que ceux qu'on fait.

[3] Le sublime, die sublime Region, das Gehirn.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes ! Comment les trouvez-vous ?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin[1] me coûte un louis d'or? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous assure que nous sympathisons vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte; et jusqu'à mes chaussettes[2], je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

MASCARILLE, *s'écriant brusquement.*

Ahi! ahi! ahi! doucement. Dieu me damne, mesdames, c'est fort mal en user; j'ai à me plaindre de votre procédé; cela n'est pas honnête.

CATHOS.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

MASCARILLE.

Quoi! toutes deux contre mon cœur en même temps! M'attaquer à droite et à gauche! Ah! c'est contre le droit des gens[3]: la partie n'est pas égale; et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

---

[38] Le brin, das Stück.

[39] Chaussettes, Strümpfe.

[40] Le droit des gens, das Völkerrecht.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment, diable! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCÈNE XI.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

Madame, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui?

MASCARILLE.

Le vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, monsieur.

CATHOS.

Le connaissez-vous?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vitement.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE XII.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

Ah, vicomte!

JODELET. *(Ils s'embrassent l'un l'autre.)*

Ah, marquis!

MASCARILLE.

Que je suis aise de te recontrer!

JODELET.

Que j'ai de joie de te voir ici!

MASCARILLE.

Baise-moi donc encore un peu, je te prie[1].

MADELON, *à Cathos.*

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci: sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux[2] sur toutes sortes de personnes.

MADELON.

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

---

1 Allusion à l'usage où étaient les hommes de la cour, surtout les jeunes gens, qui avaient la ridicule habitude, lorsqu'ils se rencontraient, de s'embrasser à plusieurs reprises, avec de grands gestes et des paroles fort bruyantes. C'est ce que Molière appelait avec tant de vérité la fureur de leurs embrassements.

2 Seigneurial, oberlehnsherrlich.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien heureuse.

MADELON, *à Almanzor.*

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît[1] d'un fauteuil?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la cour, et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle? C'est un brave à trois poils.[2]

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, marquis; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisait fort chaud.

MASCARILLE, *regardant Cathos et Madelon.*

Oui; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai.

---

[1] Surcroît, Zuschuss.

[2] Locution proverbiale qui rappelle l'ancien usage où étaient les militaires de terminer chaque côté de la moustache par quelques poils très-effilés, et de tailler en pointe le bouquet de barbe qu'on laissait croître au milieu du menton. Cette mode venait d'Espagne. On la retrouve dans quelques portraits du règne de Louis XIII.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

JODELET.

Notre connaissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandait un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

MASCARILLE.

Il est vrai : mais vous étiez pourtant dans l'emploi [1] avant que j'y fusse; et je me souviens que je n'étais que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.[2]

JODELET.

La guerre est une belle chose ; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux prendre l'épée au croc.[3]

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON.

Je les aime aussi ; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te souvient-il, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras ?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune? C'était bien une lune tout entière.[4]

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

---

[1] Emploi, Dienst.

[2] Chevaux, Reiter.

[3] Au croc, an den Nagel.

[4] Jodelet, dans sa jactance, ne trouve pas qu'une demi-lune soit une assez belle conquête pour sa valeur, et veut, pour bien faire les choses, avoir emporté une lune entière, ce qui est inconnu dans la stratégie. — Siège d'Arras, 1654.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi! j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez[1] un peu, de grâce; vous sentirez quel coup c'était là.

CATHOS, *après avoir touché l'endroit.*

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci; là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous?

MADELON.

Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est un coup de mousquet que je reçus, la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET, *découvrant sa poitrine.*

Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines[2].

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS.

Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton carrosse?

JODELET.

Pourquoi?

---

[1] Tâter, fühlen.

[2] L'*attaque de Gravelines* était un événement récent à l'époque où fut jouée la pièce, c'est-à-dire en 1659. L'année précédente le maréchal de la Ferté avait pris cette ville sur les Espagnols. Le *siège d'Arras*, dont Mascarille parle plus haut, remontait en 1654. Turenne avait fait lever ce siège au prince de Condé, qui servait alors dans l'armée espagnole.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MASCARILLE.

Nous mènerions promener ces dames hors des portes[1], et leur donnerions un cadeau[2].

MADELON.

Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi, c'est bien avisé.

MADELON.

Pour cela, nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Holà! Champagne, Picard, Bourguignon, Cascaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette! Au diable soient tous les laquais! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis qu'ils aillent querir[3] des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près pour peupler la solitude de notre bal.

(Almanzor sort.)

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

---

[1] On disait alors *se promener hors des portes*, parce que Paris, encore entouré de remparts et de fossés, avait des portes auxquelles aboutissaient les principales rues qui vont du centre à la circonférence. C'est sur l'emplacement de ces remparts et de ces fossés que Louis XIV fit ensuite planter la promenade que nous nommons *boulevarts*.

[2] *Donner un cadeau*, signifiait autrefois donner une *fête*, donner un *repas*. Le P. Bouhours fait venir ce mot de *cadendo*, parce que, dit-il, les buveurs chancellent et tombent, et que c'est assez ordinairement comme finissent les *cadeaux*.

[3] Querir, chercher avec charge d'amener la personne, ou d'apporter la chose dont il est question.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

JODELET.

Mais toi-même, marquis, que t'en semble?

MASCARILLE.

Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient plus qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense [1] en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. *(Il médite.)*

CATHOS.

Eh! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions [2] quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurais envie d'en faire autant, mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétiquc, pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE.

Que diable est-ce là? Je fais toujours bien le premier vers; mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi! ceci est un peu trop pressé; je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'esprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, et du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la comtesse?

---

[1] Dépense, Aufwand.

[2] Pour que nous entendions.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE.

Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir[1] un cerf avec lui?

MADELON.

Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII.

LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

Mon Dieu, mes chères[2]! nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds; et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR.

Oui monsieur; ils sont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE, *dansant lui seul comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a tout à fait la taille élégante.

---

[1] Courir, jagen.

[2] On disait alors une *chère* comme on aurait dit une *précieuse*. Ces deux mots avaient le même sens, et étaient également à la mode; mais *chère* exprimait surtout l'intimité. Ce mot est resté.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CATHOS.

Et a la mine de danser proprement [1].

MASCARILLE, *ayant pris Madelon pour danser.*

Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Oh! quels ignorants! Il ny a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte! ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village!

JODELET, *dansant ensuite.*

Holà! ne pressez pas si fort la cadence: je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV.

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE, *un bâton à la main.*

Ah! ah! coquins, que faites-vous ici! Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, *se sentant battre.*

Ahi! ahi! ahi! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi [2].

JODELET.

Ahi! ahi! ahi!

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance!

DU CROISY.

Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

---

[1] *Danser proprement*, pour *bien danser*. Expression recherchée, qui est restée dans notre langue, où même elle est devenue d'un usage vulgaire.

[2] En être, dabei sein.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE XV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

Que veut donc dire ceci?

JODELET.

C'est une gageure.

CATHOS.

Quoi! vous laisser battre de la sorte!

MASCARILLE.

Mon Dieu! je n'ai pas voulu faire semblant de rien; car je suis violent, et je me serais emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là, en notre présence!

MASCARILLE.

Ce n'est rien : ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps, et entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI.

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, CÉLIMÈNE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE.

Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(Trois ou quatre spadassins entrent.)

MADELON.

Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISY.

Comment, mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous; qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donner le bal?

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MADELON.

Vos laquais ?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais : et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON.

O ciel! quelle insolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue[1], et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET.

Adieu notre braverie[2].

MASCARILLE.

Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY.

Ah! ah! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées[3]! vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune! quelle est ton inconstance!

DU CROISY.

Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

---

[1] Donner dans la vue, in die Augen stechen.

[2] Braverie, dans le sens de parure, se dit encore dans le langage vulgaire, en certains pays, vous voilà bien braves, pour vous voilà bien parés.

[3] Aller sur les brisées, ins Gehege kommen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCÈNE XVII.

MADEON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

Ah! quelle confusion!

MADELON.

Je crève de dépit.

UN DES VIOLONS, *à Mascarille.*

Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous paiera, nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à monsieur le vicomte.

UN DES VIOLONS, *à Jodelet.*

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET.

Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNE XVIII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

Ah! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans les beaux draps blanc[1], à ce que je vois et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs et de ces dames qui sortent!

[1] Mettre quelqu'un dans de beaux draps blancs, par ironie.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MADELON.

Ah! mon père, c'est une pièce sanglante[1] qu'ils nous ont faite!

GORGIBUS.

Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis! il faut que je boive l'affront[2].

MADELON.

Ah! je jure que nous en serons vengées ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un marquis! Voilà ce que c'est que du monde, la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons cherher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCÈNE XIX.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

Monsieur! nous entendons que vous nous contentiez, à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant; nous allons servir de fable et de risée[3] à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes

---

[1] Pièce, pour malice.

[2] Boire l'affront, den Schimpf hinunterschlucken.

[3] Servir de fable et de risée, zur Fabel und zum Gespött werden.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines; allez vous cacher pour jamais. *(seul.)* Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées[1], pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes[2] puissiez-vous être à tous les diables!

FIN DES PRÉCIEUSES RIDICULES.

---

[1] ***Billevesées***, ou plutôt *billevezées*, ainsi que l'écrit Rabelais. Balle remplie de vent, et, par allusion, discours vains, trompeurs. Mot composé de *bille*, balle, et de *vezer*, souffler, ou de *veze*, musette. De là *billevesée*, comme l'explique fort bien Furetière, pour *balle soufflée*, pleine de vent. C'est précisément le *nugæ canoræ* des Latins.

[2] Sonnettes, allitération qui n'est pas liée par un sens précis au reste de la phrase.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

LES FEMMES SAVANTES.

(1672.)

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PERSONAGES.

	ACTEURS.
CHRYSALE, bon bourgeois.	MOLIÈRE.
PHILAMINTE, femme de Chrysale.	HUBERT.
ARMANDE, filles de Chrysale et de Philaminte.	Mlle. DE BRIE.
HENRIETTE, filles de Chrysale et de Philaminte.	Mlle. MOLIÈRE.
ARISTE, frère de Chrysale.	BARON.
BÉLISE, sœur de Chrysale.	Mlle. BÉJART.
CLITANDRE, amant d'Henriette.	LA GRANGE.
TRISSOTIN, bel esprit.	LA THORILIÈRE.
VADIUS, savant.	DU CROISY.
MARTINE, servante de cuisine.	Une servante de Molière qui portait ce nom.
LÉPINE, laquais.	* * *
JULIEN, valet de Vadius.	* * *
Un notaire.	* * *

La scène est à Paris, dans la maison de Chrysale.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

LES FEMMES SAVANTES.

Acte premier.

SCÈNE I.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

Quoi! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur!
Et de vous marier vous osez faire fête?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête?

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah! ce oui se peut-il supporter?
Et sans un mal de cœur, saurait-on l'écouter?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige[1],
Ma sœur?...

ARMANDE.

Ah! mon Dieu! fi!

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah! fi; vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant?

[1] A parler ainsi, à exprimer un tel dégoût, est sous-entendu.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

De quelle étrange image on est par lui blessée?
Sur quelle sale vue il traîne la pensée[1]?
N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur[2]?

HENRIETTE.

Les suites[3] de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage:
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, et fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachements, ô ciel! sont pour vous plaire?

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, et soit aimé de vous;
Et, de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer[4] aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans,
Q'une idole d'époux, et des marmots d'enfans!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,

---

[1] La pruderie est une des variétés de l'hypocrisie. Ainsi Armande parle-t-elle ici un peu comme Tartuffe, acte 3, scène 2:

Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

[2] Kannst du den Folgen dieses Worts dich unterziehen?

[3] Suites, conséquence.

[4] Sich in die Mühen eines Hausstandes begraben.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Et, traitant de mépris les sens et la matière[1],
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille;
Aspirez aux clartés[2] qui sont dans la famille;
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte[3] au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens:
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
Me paraissent aux yeux[4] des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différens emplois nous fabrique en naissant;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savants les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre[5],
Et dans les petits soins son faible se resserre.[6]
Ne troublons point du ciel les justes réglemens,
Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.

---

[1] Traiter de mépris, se disait alors pour traiter avec mépris.
[2] Bildung; Clartés, pour lumières, au sens moral.
[3] Emporheben.
[4] Paraître aux yeux, pour paraître simplement.
[5] Auf ebener Erde.
[6] Sich begnügen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Habitez, par l'essor[1] d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie,
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins, l'une à l'autre contraire[2],
Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs[3] :
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
Vous, aux productions d'esprit et de lumière ;
Moi, dans[4] celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler[5] ;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle[6].

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie,
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie[7].

---

[1] Mit den Schwingen.

[2] Verschieden.

[3] Streben.

[4] Aux productions . . . dans celles, etc. Molière emploie volontiers „aux“ dans la première partie de la phrase, et „dans les“ dans la seconde.

Aux ballades surtout vous êtes admirable,
Et *dans les* bouts rimés je vous trouve adorable.

[5] Ces deux vers, reproduits dans toutes les éditions, ont été rarrangés par Boileau. Voici la première rédaction telle qu'elle avait été faite par Molière :

Quand sur une personne on prétend s'ajuster,
C'est par les beaux côtés qu'il la faut imiter.

[6] Molière ne fait ici que mettre en vers une locution proverbiale fort en usage de son temps.

[7] Le sage Théramène est du même avis lorsqu'il dit à Hippolyte (*Phèdre*, act. I, sc. I) :

(c) Instituto Cervantes de Madrid

INSTITUTO DE BACHILLERATO "CERVANTES" BIBLIOTECA

De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui[1] vous devez la clarté ;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari;
Mais sachons, s'il vous plait, qui vous songez à prendre;
Votre visée, au moins, n'est pas mise à[2] Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y serait-elle pas?
Manque-t-il de mérite? est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non ; mais c'est un dessein qui serait malhonnête,
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
E ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui ; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés?
Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope à ses lois opposée
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée.

Dans ce passage Racine, tout sérieux qu'il est d'intention, est plus voisin de la comédie qu'il ne pense. En effet, cette réflexion du grave gouverneur d'Hippolyte fait venir le sourire sur les lèvres.

[1] Qui se rapporte à un nom de choses, au lieu de *lequel* que Molière et ses contemporains paraissent avoir évité autant que possible.

[2] Es absehen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison [1] sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens [2],
Et l'on peut, pour époux, refuser un mérite
Que, pour adorateur, on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE.

Mais, à l'offre des vœux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur, pour moi, toute flamme soit morte?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur; et, pour moi, je le crois.

ARMANDE.

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi,
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien, et se trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne sais; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir. [3]
Je l'aperçois qui vient : et, sur cette matière,
Il pourra nous donner une pleine lumière.

---

[1] Beherrschen.

[2] Hommages, louanges.

[3] Sich Auskunft verschaffen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur;
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, madame, mon cœur qui dissimule peu[1],
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,
Et j'avouerai tout haut, d'une âme franche et nette[2],
Que les tendres liens où je suis arrêté, *(Montrant Henriette.)*

HENRIETTE.

Mon amour et mes vœux sont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte:
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avaient pris, et mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs;
Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle;
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle;
J'ai souffert sous leur joug cent mépris[3] différens:
Ils régnaient sur mon âme en superbes tyrans;
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, et de moins rudes chaînes.
(Montrant Henriette.)

---

[1] Sich verstellen.

[2] Nette, loyale, sans détour, ohne Hehl.

[3] Exemple de *mépris* employé avec un nom de nombre comme d'une chose qui se compte.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Je les ai rencontrés, madame, dans ces yeux,
Et leurs traits [1] à jamais me seront précieux;
D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De si rares bontés m'ont si bien su toucher,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher:
Et j'ose maintenant vous conjurer, madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à rappeler un cœur [2]
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Hé! qui vous dit, monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer. [3]

HENRIETTE.

Hé! doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride [4] aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paraître, [5]
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

---

[1] Strahlen.

[2] Ihr sollt nicht versuchen, Euch ein Herz zurückzurufen.

[3] La prude du *Misanthrope*, Arsinoé, tient a peu près le même langage dans la même situation (act III., sc. VI):

Hé, croyez vous, monsieur, qu'on eût cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté.

[4] In Schranken halten.

[5] Zeigen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

HENRIETTE.

Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir,
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite;
Et, pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément[1] de ceux dont j'ai reçu le jour.
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes soins travailler hautement;
Et j'attendais de vous ce doux consentement.[2]

ARMANDE.

Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma sœur? point du tout. Je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout puissans,
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle faiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je crois
Qu'ici vous daignerez vous employer[3] pour moi,
Appuyer sa demande, et, de votre suffrage,[4]
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite; et, pour y travailler ....

ARMANDE.

Votre petit esprit se mêle de railler,
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

HENRIETTE.

Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplait guère?
Et, si vos yeux sur moi le pouvaient ramasser,
Ils prendraient aisément le soin de se baisser.

---

[1] Einwilligung.
[2] Geheiss.
[3] Sich verwenden.
[4] Beifall.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre,[1]
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous, et vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCÈNE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE.

Elle mérite assez une telle franchise,
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes,[2] tout au moins, de ma sincérité.
Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,
Madame....

HENRIETTE.

Le plus sûr est de gagner ma mère.
Mon père est d'une humeur à consentir à tout;
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout:
Il a reçu du ciel certaine bonté d'âme
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme;
C'est elle qui gouverne, et, d'un ton absolu,[3]
Elle dicte pour loi ce quelle a résolu.
Je voudrais bien vous voir pour elle et pour ma tante
Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,[4]
Un esprit qui, flattant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

---

[1] Sich erniedrigen.
[2] Digne, en mauvaise part.
[3] Despotisch.
[4] Nachgiebig.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
Même dans votre sœur, flatter leur caractère;
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens[1] qu'une femme ait des clartés de tout:
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante,
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait;
De son étude, enfin, je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup madame votre mère;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.[2]
Son monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt dont partout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.[3]

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux;

---

[1] Consentir que, pour accorder que.

[2] *Aux encens* ne paraît pas se lier grammaticalement au vers qui précède et dont il dépend. Cela tient à la force de la préposition *à*, prise ici dans le sens de *parmi*, parmi les encens, c'est-à-dire pendant qu'elle encense son héros, M. Trissotin.

[3] Cette plaisanterie sur la triste destinée du papier noirci par de mauvaise prose ou de mauvais vers date de loin. Catulle, Horace et Martial l'ont employée chez les Latins, notre Régnier ne l'a pas oubliée, Despréaux en abuse. Chez lui, c'est tantôt l'épicier, tantôt le chapelier, ici, c'est la beurrière qui profite du décri des méchants livres.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance. [1]
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur;
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison; mais monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en prisant [2] ses ouvrages:
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connaissais avant que l'avoir vu.
Je vis, dans le fatras [3] des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption, [4]
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême, [5]
Qui le rend en tout temps si content de soi-même [6],
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit [7],
Et qu'il ne voudrait pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

---

[1] Nachsicht.

[2] Loben.

[3] Wust.

[4] Eigendünkel.

[5] Selbstvertrauen.

[6] Soi, où l'usage moderne emploie lui, elle, eux. Tout le 17ème siècle a ainsi parlé. Les grands écrivains de Louis XIV. se sont guidés sur le latin; où il mettait se, ils ont mis soi.

[7] Er gratulirt sich selbst für jede Zeile, die er schreibt.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CLITANDRE.

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il fallait que fût fait le poëte;
Et j'en avais si bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais[1],
Je gageai que c'était Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure était bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non; je dis la chose comme elle est:
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plait,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

SCÈNE IV.

BÉLISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flamme....

BÉLISE.

Ah! tout beau : gardez-vous de m'ouvrir trop votre âme.
Si je vous ai su mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchemens,
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des désirs qui, chez moi, passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,

---

[1] Le Palais de Justice, dont les galeries, garnies de nombreuses boutiques, étaient un lieu très-fréquenté.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Tant que vous vous tiendrez [1] aux muets interprètes;
Mais, si ma bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue [2] il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme ;
Henriette, madame, est l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE.

Ah! certes, le détour est d'esprit, [3] je l'avoue:
Ce subtil faux-fuyant [4] mérite qu'on le loue;
Et, dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.
Les cieux, par les liens d'une immuable [5] ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup; et tout ce que je veux,
C'est que vous y daignez favoriser mes vœux.

BÉLISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite; et, pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir, [6]
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que, sans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

---

[1] Se tenir à quelque chose, pour s'en tenir.

[2] Angesicht.

[3] Die Ausrede ist geistreich.

[4] Ausflucht.

[5] Unwandelbar.

[6] *Aux choses* paraît aussi obcur qu'*aux encens* de la scène III, et s'explique de même.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CLITANDRE.

Eh! madame, à quoi bon un pareil embarras?
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BÉLISE.

Mon Dieu! point de façons. Cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.[1]
Il suffit que l'on est contente du détour[2]
Dont s'est adroitement avisé[3] votre amour,
Et que, sous la figure[4] où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.[5]

CLITANDRE.

Mais....

BÉLISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.[6]

CLITANRRE.

Mais votre erreur....

BÉLISE.

Laissez. Je rougis maintenant,
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, si je vous aime; et sage....

BÉLISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.[7]

---

[1] Zu verstehen geben.

[2] List.

[3] Erdenken.

[4] Gleichniss.

[5] Lauter.

[6] Bélise devient une Chimène grotesque. L'aveu de sa folle passion lui coûte autant que le *mot lâché* par l'adorable héroïne de Corneille *(le Cid*, act V, sc. I):

Adieu. Ce mot lâché me fait mourir de honte.

[7] Molière a tiré le caractère de sa Bélise des *Visionnaires* de Desmaretz de Saint-Sorlin, où Hespérie voit partout des amants. Il a pu aussi y prendre l'idée même de cette scène dans le passage suivant:

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE V.

CLITANDRE, *seul.*

Diantre soit de la folle avec ses visions!
A-t-on rien vu d'égal à ses préventions?
Allons commettre[1] un autre aux soins que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

HESPÉRIE.

Ma sœur, dites le vrai; que vous disait Phalante?

BÉLISE.

Il me parlait d'amour.

HESPÉRIE.

La ruse est excellente!
Donc il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder,
Pour vous donner le soin de me persuader.

[1] Commettre quelqu'un à un soin, confier à quelqu'un le soin de. Le substantif commis n'est autre chose que le participe passé de ce verbe et se construit de même avec le datif: Un commis aux aides, à la douane.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Acte deuxième.

SCÈNE I.

ARISTE, *quittant Clitandre, et lui parlant encore.*

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt;
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire!
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire!
Jamais....

SCÈNE II.

CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah! Dieu vous gard', mon frère.

CHRYSALE.

Et vous aussi,
Mon frère.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amène ici?

CHRYSALE.

Non; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'entendre.

ARISTE.

Depuis assez longtemps vous connaissez Clitandre?

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CHRYSALE.

Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous.[1]

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon frère, auprès de vous?

CHRYSALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite,
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE.

Certain désir qu'il a, conduit ici mes pas,
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRYSALE.

Je connus feu son père en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

C'était, mon frère, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRYSALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verts galans.

ARISTE.

Je le crois.

CHRYSALE.

Nous donnions chez les dames romaines,
Et tout le monde, là, parlait de nos fredaines:
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux[2];
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

---

[1] *Fréquenter*, sans régime direct est de la langue de Molière et aussi de Despréaux qui a dit (*Art poét.*, ch. II, v. 171), en parlant de Mathurin Regnier:

Heureux si ses écrits, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux *où fréquentait l'auteur*.

[2] Pour au mieux.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE III.

BÉLISE, *entrant doucement, et écoutant*; CHRYSALE. ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.

CHRYSALE.

Quoi! de ma fille?

ARISTE.

Oui;[1] Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BÉLISE, *à Ariste.*

Non, non; je vous entends. Vous ignorez l'histoire
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur?

BÉLISE.

Clitandre abuse vos esprits,[2]
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BÉLISE.

Non; j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BÉLISE.

Hé! oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

---

[1] Ma fille ne fait pas l'élision prosodique avec oui.

[2] Zum besten halten.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

BÉLISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance
De presser les momens d'une telle alliance.

BÉLISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux dont je sais le mystère;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plait, cet autre objet qu'il aime.

BÉLISE.

Vous le voulez savoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BÉLISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BÉLISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma sœur!

BÉLISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce hai?
Et qu'a de surprenant le discours que je fais?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;[1]

---

[1] *Pour un cœur*, seulement un cœur, un seul cœur. *Pour*, dans le sens de *seulement* est tombé en désuétude. Toutefois il s'est conservé, comme le remarque M. Génin, dans cette locution familière: „Cela peut passer *pour* une fois."

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BÉLISE.

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BÉLISE.

Aucun n'a pris cette licence;
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,
Les muets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point céans venir Damis.

BÉLISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.[1]

ARISTE.

De mots piquans, partout, Dorante vous outrage.

BÉLISE.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.

BÉLISE.

C'est par un désespoir, où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi, ma chère sœur, vision toute claire.

CHRYSALE, *à Bélise.*

De ces chimères-là vous devez vous défaire.

BÉLISE.

Ah! chimères! ce sont des chimères, dit-on.
Chimères, moi! Vraiment, chimères est fort bon!
Je me réjouis fort de chimères, mes frères;
Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

---

[1] *Pour* fait l'office de seulement.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE IV.

CHRYSALE, ARISTE.

CHRYSALE.

Notre sœur est folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme;
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRYSALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.[1]

ARISTE.

Vous savez que de biens il n'a pas l'abondance,
Que....

CHRYSALE.

C'est un intérêt, qui n'est pas d'importance:
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors;
Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme, et voyons à[2] la rendre
Favorable....

CHRYSALE.

Il suffit; je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui; mais, pour appuyer votre consentement,
Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons....

CHRYSALE.

Vous moquez-vous? Il n'est pas nécessaire.
Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

---

[1] Zur Ehre schätzen.
[2] Voir à, suchen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARISTE.

Mais....

CHRYSALE.

Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas.
Je vais la disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir....

CHRYSALE.

C'est une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

SCÈNE V.

CHRYSALE, MARTINE.

MARTINE.

Me voilà bien chanceuse! Hélas! l'en[1] dit bien vrai,
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.[2]

CHRYSALE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ai?

CHRYSALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'en me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRYSALE.

Votre congé?

---

[1] *En* et non pas *on*, comme on l'imprime à tort, est un archaïsme synonyme de *on*, formé comme on sait du latin *homo*. *On* est un véritable substantif et c'est pour cela qu'il est souvent précédé de l'article: *l'on*, autant vaut dire *l'homme*.

[2] Der Dienst macht keinen Menschen fett.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MARTINE.

Oui. Madame me chasse.

CHRYSALE.

Je n'entends pas cela. Comment?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRYSALE.

Non, vous demeurerez; je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas, moi....

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHILAMINTE, *apercevant Martine.*

Quoi! je vous vois, maraude?
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

Hé!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte?...

PHILAMINTE.

Quoi! vous la soutenez?

CHRYSALE.

En aucune façon.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRYSALE.

Mon Dieu! non;
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens....

PHILAMINTE.

Non; elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

Hé bien! oui. Vous dit-on quelque chose là contre?[1]

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle et prendre mon courroux[2]

CHRYSALE.

(Se tournant vers Martine.)

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE, *bas.*

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas!

CHRYSALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

---

[1] Contre cela.

[2] Epouser mon couroux.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PHILAMINTE.

Voudrais-je la chasser? et vous figurez-vous
Que, pour si peu de chose, on se mette en courroux?

CHRYSALE.

(A Martine.) *(A Philaminte.)*
Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRYSALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne serait rien.

CHRYSALE, *à Martine.*

Oh! oh! peste, la belle!
(A Philaminte.)
Quoi! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRYSALE.

(A Martine.) *(A Philaminte.)*
Comment! diantre, friponne! Euh! a-t-elle commis?...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas,[1]

---

[1] Vaugelas, membre de l'Académie française, traducteur de Quinte-Curce et auteur des *Remarques sur la langue française,* a été un de nos écrivains les plus purs et un des arbitres de la langue, sous Richelieu. Né à Chambéry vers 1585, Claude Favre de Vaugelas est mort en 1650.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CHRYSALE.

Est-ce là....

PHILAMINTE.

Quoi! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois![1]

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE.

Quoi! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRYSALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrais bien que vous l'excusassiez.[2]

CHRYSALE.

Je n'ai garde.

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés.
Toute construction est par elle détruite;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon:
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

---

[1] Vaugelas, qui prenait pour règle de ses décisions grammaticales l'usage, comme le veut Horace (*Art. poét.*, v. 72):

Usus
Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi,

disait qu'il n'était permis à personne, pas même aux souverains, de faire de nouveaux mots, et il ajoutait que Pomponius Marcellus avait eu raison de reprendre pour un délit de ce genre, l'empereur Tibère et de lui dire qu'il pouvait bien donner le droit de bourgeoisie aux hommes mais non pas aux mots.

[2] Ce n'est pas sans intention que Molière a mis ici dans la bouche de Philaminte cet imparfait du subjonctif toujours dur et souvent prétentieux dont on évite de se servir dans la conversation en employant une autre tournure.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PHILAMINTE.

L'impudente! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons[1] ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien! ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien!

BÉLISE.

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment?
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.[2]

MARTINE.

Mon Dieu! je n'avons pas étugué[3] comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah! peut-on y tenir?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel!
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

---

[1] Beaux dire.

[2] Bélise est pédante, mais elle n'est pas aussi savante qu'elle le croit. Ni *pas*, ni *rien* n'est une négation. *Pas (passus)*, est une mesure de longueur, et *rien (rem)*, signifie chose; ces deux mots sont donc affirmatifs; la négation est seule et tout entière dans *non* ou *ne* qui rend négative la proposition où il se trouve.

[3] Etudié, chez.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand'père ?[1]

PHILAMINTE.

O ciel!

BÉLISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi!
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle âme villageoise!
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BÉLISE.

Ce sont les noms des mots; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Hé! mon Dieu! finissez un discours de la sorte.

(A Chrysale.)

Vous ne voulez pas, vous, me[2] la faire sortir?

---

[1] Les plaisanteries de ce genre fort bien placées dans la bouche naïve et malicieuse de Martine, sont tout à fait dans le goût de nos trouvères; on peut en voir un exemple dans le fabliau qui a pour titre: *le Jongleur d'Ely.*

[2] Me, datif de perte ou de profit.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CHRYSALE.
(A part.)

Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point: retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant![1]

CHRYSALE.
(D'un ton ferme.) *(D'un ton plus doux.)*

Moi? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre enfant.

SCÈNE VII.

PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYSALE.

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle sortie:
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus, par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?

BÉLISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours;
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours:
Et les moindres défauts de ce grossier génie,
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?

---

[1] Höflich.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes[1]
Elle accommode mal les noms avec les verbes
Et redise cent fois un bas et méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.[2]
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savans en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auraient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin,
Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère:
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour....

---

[1] Kräuter lesen.

[2] Que de brûler ou saler, la préposition est supprimée où l'usage moderne est de la répéter, soit devant un nom, soit devant un infinitif.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PHILAMINTE.

Ah! *sollicitude* à mon oreille est rude;
Il put étrangement son ancienneté.[1]

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien collet-monté.[2]

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise? il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur....

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRYSALE, *à Bélise.*

C'est à vous que je parle ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.

---

[1] La plupart des éditions modernes donne *pue* au lieu de *put* que Molière a écrit, selon l'usage du temps et à l'exemple de Malherbe. *Put* est la troisième personne du présent singulier de l'indicatif du verbe *puir* formé de *putere* comme *fuir* l'est de *fugere*, et qui a été remplacé par *puer* lequel ne saurait venir directement du latin.

Quant au mot *sollicitude*, si rude à l'oreille de Philaminte, il ne saurait ni puir ni puer l'ancienneté, car il était alors fort nouveau. Les mots français calqués sur le latin sont de date récente. Nos anciens procédaient autrement: ils n'ont rien tiré de *sollicitude*, mais de *sollicitare* ils avaient formé *soucier* d'où est venu *souci*. *Soucier* et *souci* sont du vrai français, *solliciter* et *sollicitude* ne sont que du latin francisé.

[2] Antique, suranné comme la mode des collets montés.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Il n'est pas bien honnête et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien;
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs;
Elles veulent écrire et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde:
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir,
On y sait comment vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt, en lisant quelque histoire;
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,

(c) Instituto Cervantes de Madrid

A cause qu'elle manque à parler Vaugelas[1].
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin;
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées:[2]
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées.
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô ciel! et d'âme et de langage!

BÉLISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois?
Et de ce même sang se peut-il que je sois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et, de confusion, j'abandonne la place.

SCÈNE VIII.

PHILAMINTE, CHRYSALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRYSALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelle; c'est fait
Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée;
C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien;
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien:

---

[1] A la mode de Vaugelas, le français de Vaugelas.

[2] *Tympaniser* n'est pas pris dans la plénitude de son sens ordinaire, il mêle la louange à l'ironie et signifie célébrer au bruit du tambour. Trissotin n'est pas un détracteur volontaire de ses savantes amies, mais il les compromet par ses emphatiques éloges.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Mais de tout autre humeur se trouve sa cadette
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari....

PHILAMINTE.

C'est à quoi j'ai songé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce monsieur Trissotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La contestation est ici superflue,
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite
Et je connaîtrai bien si vous l'aurez instruite.[1]

SCÈNE IX.[2]

ARISTE, CHRYSALE.

ARISTE.

Hé bien! la femme sort, mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

---

[1] Deux futurs commandés l'un par l'autre, symétrie des temps, empruntée du latin.

[2] Toute la scène qu'on va lire est admirable. Elle met à nu toute la faiblesse de Chrysale. Le bonhomme vient de dépenser toute son énergie, en éclatant dans la scène VII contre Bélise, en présence de Philaminte. Resté seul avec celle-ci, il n'ose pas répliquer quand elle lui annonce sa ferme résolution de marier Henriette à Trissotin. Ici devant son frère il n'aura d'abord que des réponses évasives qui ne sont pas des mensonges, puisqu'en effet Philaminte n'a pas refusé Clitandre qui ne lui a pas été proposé, et qu'elle ne balance pas, puisqu'elle est décidé en faveur de Trissotin. Enfin il avoue que dans cette entrevue il n'a pas ouvert la bouche. Au reproche de lâcheté que lui fait Ariste, il répond que celui-ci en parle bien à son aise et qu'il ne sait pas avec quel dragon il est aux prises dans son ménage, lui et son humeur pacifique. Mais comme, après tout, il ne manque pas de cœur et que sa raison est aussi droite que sa volonté est molle, il

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CHRYSALE.

Oui.

ARISTE.

Quel est le succès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? L'affaire est-elle faite?

CHRYSALE.

Pas tout à fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRYSALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRYSALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

CHRYSALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre!

CHRYSALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme?

CHRYSALE.

Monsieur Trissotin.

---

n'est pas insensible à la verte mercuriale que lui adresse son frère, et comme encore il en reçoit momentanément une force d'emprunt qu'il croit sienne, il forme aussitôt des résolutions viriles qui lui paraissent inébranlables, mais qui, en vertu de sa faiblesse native et par conséquent incurable, doivent tomber devant le premier obstacle qu'il rencontrera. Jamais image plus fidèle n'a été tracée de cette infirmité de l'âme qu'on appelle la faiblesse. Étrange infirmité qui laisse vivre une raison saine à côté d'une volonté paralysée.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARISTE.

Quoi! ce monsieur Trissotin!...

CHRYSALE.

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté?

CHRYSALE.

Moi, point : à Dieu ne plaise!

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu?

CHRYSALE.

Rien; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.[1]

ARISTE.

La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
Avez-vous su du moins lui proposer Clitandre?

CHRYSALE.

Non; car, comme j'ai vu qu'on parlait d'autre gendre,
J'ai cru qu'il était mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes, votre prudence est rare au dernier point.
N'avez-vous point de honte, avec votre mollesse?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de faiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu?

CHRYSALE.

Mon Dieu! vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,
Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.
J'aime fort le repos, la paix et la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère:
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère:
Et sa morale, faite à mépriser le bien,
Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.

---

[1] Sich zu etwas verpflichten.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton;
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon;
Et cependant, avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie.

ARISTE.

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
Est, par vos lâchetés, souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre faiblesse;
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse;
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un Je le veux![1]
Vous laisserez, sans honte, immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut;
Un pédant qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela![2]
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRYSALE.

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frère.

---

[1] On a dit depuis longtemps que les individus comme les peuples deviennent esclaves faute de savoir prononcer à propos un seul petit mot, *non*.

[2] Il est tout plus que cela.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRYSALE.

C'est une chose infâme
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vrai.

CHRYSALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRYSALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connaître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.

CHRYSALE.

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure;
Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRYSALE.

C'est souffrir trop longtemps,
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Acte troisième.

SCÈNE I.

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE.

Ah ! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BÉLISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMIMTE, *à Trissotin.*

Ce sont charmes pour moi que ce qui part de vous[1].

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans désirs.

---

[1] Il est permis de supposer que, sans la nécessité de la mesure, Molière n'eût pas donné à l'usage la satisfaction de cette étrange alliance d'un singulier avec un verbe au pluriel. Ce qui part... Ce sont charmes. Cependant Montaigne a écrit : Cela, ce sont des effets particuliers.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARMANDE.

Dépêchez.

BÉLISE.

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*[1]

Hélas! c'est un enfant tout nouveau-né, madame;
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.[2]

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE.

Qu'il a d'esprit!

---

[1] Trissotin entre en scène pour la première fois au troisième acte, aussi bien que Tartuffe, mais comme Tartuffe encore, il a été annoncé et on l'attend. On sait que Trissotin n'est autre que l'abbé Cotin, un des coryphées de l'hôtel Rambouillet et membre de l'Académie française. Ce personnage qui portait d'abord le nom de Tricotin, trois fois Cotin, n'a rien gagné à prendre celui de Trissotin, ou triple sot. L'acharnement de Molière et de Boileau contre ce bel esprit venait moins de sa vanité et de sa médiocrité littéraire que de son esprit de cabale et de son penchant à la calomnie. Pour peu qu'il eût à se plaindre d'un homme, il en faisait un factieux et un impie. Il avait d'ailleurs pris l'offensive par une brochure qui sentait son délateur. Cotin avait quelque talent pour la chaire et parmi ses poésies galantes, où le mauvais goût domine, il y en a une au moins qu'on a retenue et qui est spirituelle et délicate. La voici:

Iris s'est rendue à ma foi.
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous n'avions que nous trois, elle, l'amour et moi;
L'amour était d'intelligence.

[2] Niederkommen mit.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE, *à Henriette qui veut se retirer.*

Holà! pourquoi donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez, et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe : aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre; et je n'ai nulle envie....

BÉLISE.

Ah! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, *à Lépine.*

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.

(Lépine se laisse tomber.)

Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses?

BÉLISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appelons centre de gravité?

(c) Instituto Cervantes de Madrid

LÉPINE.

Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre.

PHILAMINTE, *à Lépine qui sort.*

Le lourdaud !

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah! de l'esprit partout!

BÉLISE.

Cela ne tarit pas.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose;
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un sonnet qui, chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE.

Ah! je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

BÉLISE, *interrompant Trissotin chaque fois qu'il se dispose à lire.*

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poésie avec entêtement[1]
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

---

[1] En bonne part, passion obstinée.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

TRISSOTIN.

So....

BÉLISE, *à Henriette.*

Silence, ma nièce.

ARMANDE.

Ah! laissez-le donc lire.

TRISSOTIN.

Sonnet à la princesse d'Uranie, sur sa fièvre.[1]

Votre prudence est endormie[2],
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE.

Ah! le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui seul des vers aisés possède le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie,* il faut rendre les armes.

BÉLISE.

Loger son ennemie, est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement* et *magnifiquement*;
Ces deux adverbes joints font admirablement!

BÉLISE.

Prêtons l'oreille au reste.

---

[1] Le sonnet, tel que Trissotin va le lire, se trouve dans *Œuvres galantes en prose et en vers de M. Cotin*, Étienne Loyson, Paris, 1663. Il a pour titre: „*Sonnet à mademoiselle de Longueville, à présent duchesse de Nemours, sur sa fièvre quarte.*“

[2] Le sommeil de la prudence n'est pas en soi une mauvaise métaphore, il suffit de la bien placer. Avant Cotin, Corneille, sans offenser le goût avait pu dire (*Nicomède*, act. III, sc. II):

Ma prudence n'est pas tout à fait endormie.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

TRISSOTIN.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie!

BÉLISE.

Loger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement et *magnifiquement!*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE.

Ah! tout doux! laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.[1]

ARMANDE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.

Que *riche appartement* est là joliment dit!
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!
C'est à mon sentiment, un endroit impayable.

---

[1] Man fühlt bei solchem Wohllaut sich durchschauert von einem unaussprechlich süssen Etwas.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE.

Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE.

Je voudrais l'avoir fait.

BÉLISE.

Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse?

ARMANDE ET BÉLISE.

Oh! oh!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Que de la fièvre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.
Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die,*
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit?
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN.

Hai! hai!

ARMANDE.

J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête.
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets[1], je vous prie.

ARMANDE.

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die.*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

PHILAMINTE, ARMANDE Et BÉLISE.

Quoi qu'on die!

TRISSOTIN.

De votre riche appartement,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Riche appartement!

TRISSOTIN.

Où cette ingrate insolemment.

PHILAINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Cette *ingrate* de fièvre!

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie!

ARMANDE ET BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoi! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit et jour vous fait outrage!
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander[2] *davantage,*
Noyez-la de vos propres mains.

---

[1] Un sonnet est composé de quatorze vers distribués en deux quatrains et deux tercets.

[2] Schonen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BÉLISE.

On pâme.[1]

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains,

BÉLISE.

Sans la marchander davantage.

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE.

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y saurait marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble....

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau;
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉLISE, *à Henriette.*

Quoi! sans émotion pendant cette lecture!
Vous faites-là, ma nièce, une étrange figure!

---

[1] Pâmer, verbe neutre, pour se pâmer.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah ! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

Sur un carosse de couleur amarante donné à une dame de ses amies.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'amour si chèrement m'a vendu son lien,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien;
Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs....

PHILAMINTE.

Ah! *ma Laïs!* voilà de l'érudition.
L'enveloppe est jolie, et vaut un million[1].

TRISSOTIN.

Et, quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,

---

[1] L'enveloppe est ce nom de *Laïs* qui couvre celui de maîtresse ou pis encore.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE.

Oh! oh! oh! celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉLISE.

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.
Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si, sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu ;
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers ; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté
Quand de sa république il a fait le traité ;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée,
Car enfin, je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe, ou de l'air[1] d'un manteau,
Ou des beautés d'un point ou d'un brocart nouveau.

BÉLISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page[2].

TRISSOTIN.

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux;
Et, si je rends hommage aux brillants[3] de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées[4];
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences;
Et, sur les questions qu'on pourra supposer,
Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.[5]

PHILAMINTE.

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Épicure me plaît, et ses dogmes sont forts.

---

[1] Schnitt.

[2] Au figuré, affranchi.

[3] Qualités brillantes.

[4] Meublé de science, terme propre à Molière.

[5] Doctrine d'Aristote. L'ordre, l'enchainement logique des propositions distingue le péripatétisme.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

BÉLISE.

Je m'accommode assez, pour moi des petits corps[1];
Mais le vide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aimant donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés;
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une;
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉLISE.

Je n'ai point encore vu d'hommes, comme je crois.
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'était autrefois l'amour des grands esprits;
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage[2].

---

[1] Petits corps, atomes, principes d'Épicure.

[2] Zénon, le chef des Stoïciens, a renfermé la plupart des principes de sa philosophie morale dans le portrait qu'il a fait d'un sage, orné de toutes les vertus que sa philosophie recommande, et exempt des vices ou des défauts qu'elle condamne.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos règlemens,
Et nous y prétendons faire des remuemens.
Par une antipathie, ou juste ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons :
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entreprise noble, et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui, dans les plus beaux mots, produisent des scandales,
Ces jouets éternels des sots de tous les temps;
Ces fades lieux communs de nos méchants plaisans,
Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets !

BÉLISE.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sauraient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE.

Nous serons, par nos lois, les juges des ouvrages;
Par nos lois, prose et vers tout nous sera soumis :
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis [1].
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire [2].

---

[1] Vers devenu proverbe, et maxime à l'usage de toutes les coteries.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE III.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, TRISSOTIN, LÉPINE.

LÉPINE, *à Trissotin.*

Monsieur, un homme est là, qui veut parler à vous;
Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux. *(Ils se lèvent.)*

TRISSOTIN.

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connaissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir vous avez tout crédit.

(Trissotin va au-devant de Vadius.)

SCÈNE IV.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE, *à Armande et à Belise.*

Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit.

(A Henriette, qui veut sortir.)

Holà! Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez; on va dans peu vous les faire savoir.

SCÈNE V.

TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN, *présentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir;
En vous le produisant[1], je ne crains point le blâme
D'avoir admis[2] chez vous, un profane, madame;
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

---

[1] Produire à quelqu'un, lui montrer, lui présenter.

[2] Introduire.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Du grec, ô ciel! du grec! il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE, *à Armande.*

Ah! ma nièce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! monsieur sait du grec? Ah! permettez de grâce
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.

(Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.)

HENRIETTE, *à Vadius qui veut aussi l'embrasser.*

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec on ne peu gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens,
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi[1] je voudrais bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*[2].

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes.

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien quit soit plus charmant que vos petits rondeaux?

---

[1] Quoi, adjectif neutre, pour lequel.

[2] L'Ithos et le Pathos sont les mots grecs ἦθος et πάθος, employés par Aristote dans sa *poétique*, pour désigner les mœurs et la passion, ἦθος, nous à donné l'éthique, nom scientifique de la morale, πάθος a passé tout entier dans notre langue avec une acception défavorable pour désigner l'enflure et le pathétique faux.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues [1].

(A Trissotin.)

Hom! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en....

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

---

[1] Ces quatre vers sont manifestement imités de Desmarets, *les Visionnaires*, act. IV, sc. IV :

FILIDAN.

Beauté! si tu pouvais savoir tous mes travaux!

AMIDOR.

Siècle! si tu pouvais savoir ce que je vaux!

FILIDAN.

J'aurais en ton amour une place authentique.

AMIDOR.

J'aurais une statue en la place publique.

Ce curieux rapprochement nous montre d'une manière frappante comment Molière *reprenait son bien*. Il lui suffit ici pour dépouiller Desmarets de substituer un échange de flatteries à un duo de vanités. Filidan et Amidor se louent eux mêmes, ce qui est primitif et maladroit; plus habiles l'un et l'autre, et non moins naturels, Trissotin loue Vadius et Vadius Trissotin. En outre, les vers de Molière coulent de source.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

VADIUS.

Oui; hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables!

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade:
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

(Ils se lèvent tous.)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier [1].

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre.

PHILAMINTE.

Eh! messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

---

[1] *Rimeur de balle*, terme de mépris, *balle*, toile grossière dont les marchands forains enveloppent leurs marchandises, et par extension les marchandises elles-mêmes avec leur enveloppe, balle de laine, balle de coton. C'est dans le même sens que la Ménippée dit que les États de la Ligue ne sont point *États de balle.*

(c) Instituto Cervantes de Madrid

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers[1] estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires*.[2]

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il ma traité plus honorablement[3].
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;

---

[1] Par tes vers.

[2] Boileau Despréaux.

[3] L'atteinte légère à Ménage se trouve dans la satire IV, v. 90:

Chapelain veut rimer et c'est là sa folie,
Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés,
Lui-même il s'applaudit.

Mais il en est une autre dans les premières éditions de la satire II, v. 17.

Si je pense parler d'un galant de notre âge,
Ma plume pour rimer rencontrera Ménage.

Boileau mit plus tard l'abbé de Pure à la place de Ménage.

Si je veux d'un galant dépeindre la figure
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Eh bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.[1]

SCÈNE. VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'est votre jugement que je défends, madame,
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien je me veux appliquer;
Mais parlons d'autre affaire. Approchez Henriette;
Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire,
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire;
J'aime à vivre aisément; et dans tout ce qu'on dit,
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit;

---

[1] Libraire (de Boileau).

(c) Instituto Cervantes de Madrid

C'est une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête ;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui ; mais j'y [1] suis blessée, et ce n'est pas mon compte
De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme [2] ;
Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.
J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le désir des sciences,
De vous insinuer les belles connaissances ;
Et la pensée enfin où [3] mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit :
(Montrant Trissotin.)
Et cet homme est monsieur, que je vous détermine [4]
A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE.

Moi ! ma mère ?

PHILAMINTE.

Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BÉLISE, *à Trissotin.*

Je vous entends : vos yeux demandent mon aveu
Pour engager ailleurs un cœur que je possède.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède ;
C'est un hymen qui fait votre établissement.

---

[1] Y, se rapporte au sens de toute une phrase.

[2] Épiderme, féminin, quoique derma en grec soit neutre, et que nos médecins aient fait derme masculin. L'Académie a fait épiderme masculin.

[3] Où, pour laquelle.

[4] Que je vous ordonne de regarder comme.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Je ne sais que vous dire en mon ravissement,
Madame; et cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met....

HENRIETTE.

Tout beau! monsieur! il n'est pas fait encore;
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez !
Savez-vous bien que si!... Suffit. Vous m'entendez.
(A Trissotin.)
Elle se rendra sage[1]. Allons, laissons-la faire.

SCÈNE VII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

On voit briller pour vous les soins de notre mère,
Et son choix ne pouvait d'un plus illustre époux....

HENRIETTE.

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE.

Je vous le cède tout, comme à ma sœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous me paraissait charmant,
J'accepterais votre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avais, comme vous, les pédans dans la tête,
Je pourrais le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différens.
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parens.
Une mère a sur nous une entière puissance;
Et vous croyez en vain, par votre résistance....

---

[1] Se rendre avec un adjectif, se montrer, devenir.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE VIII.

CHRYSALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRYSALE.

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Otez ce gant. Touchez à monsieur dans la main,
Et le considérez désormais, dans votre âme,
En[1] homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma sœur, vos penchans sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parens ;
Un père a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE.

Une mère a sa part à notre obéissance.

CHRYSALE.

Qu'est-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mère et vous, ne soyez pas d'accord ;
Et c'est un autre époux...

CHRYSALE.

Taisez-vous péronnelle ;
Allez philosopher tout le soûl avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles ;
Allons vite.

---

[1] Comme, en qualité de.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE IX.

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport! quelle joie! Ah! que mon sort est doux!

CHRYSALE, *à Clitandre.*

Allons, prenez sa main, et passez devant nous;
Menez-la dans sa chambre. Ah! les douces caresses!
(A Ariste.)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses,
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Acte quatrième.

SCÈNE I.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance;
Elle a fait vanité de son obéissance;
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,
Et semblait suivre moins les volontés d'un père,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mère.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux;
Et qui doit gouverner, ou sa mère, ou son père,
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière.

ARMANDE.

On vous en devait bien, au moins, un compliment;
Et ce petit monsieur en use étrangement
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvais bien fait, et j'aimais vos amours;
Mais, dans ses procédés, il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE II.

CLITANDRE, *entrant doucement, et écoutant sans se montrer*; ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne souffrirais point, si j'étais que de vous, [1]
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me ferait grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups l'âme se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout;
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire;
Et c'est un homme, enfin, qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

---

[1] Que est en français la traduction de quod. Si essem quod de te (sous entendu est), si j'étais ce qui est de vous.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARMANDE.

Souvent nous en[1] étions aux prises ;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises ....

CLITANDRE, *à Armande.*

Hé ! doucement, de grâce. Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait ? et quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire,[2] et prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
Je veux bien que madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avais le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverais assez de quoi l'autoriser.
Vous en seriez trop digne : et les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes,
Qu'il faut perdre fortune[3], et renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale,
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE.

Appelez-vous, madame, une infidélité
Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté ?
Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose ;
Et, si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur :
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur ;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous ;

---

[1] En être aux prises, être près d'en venir aux prises.

[2] Détruire quelqu'un, ruiner son crédit.

[3] Fortune, pris au sens le plus large du latin, fortuna, tout ce qui constitue la félicité.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Je vons trouve contraire à mes vœux les plus doux:
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez. Est-ce, madame, ou ma faute, ou la vôtre?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appelez-vous, monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée;
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière[1],
Qu'avec tout l'appareil des nœuds de la matière;
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit.
Ah! quel étrange amour! et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs;
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
Comme une chose indigne, il laisse là le reste;
C'est un feu pur et net comme le feu céleste:
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales désirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose;
On aime pour aimer, et non pour autre chose;

---

[1] *Amour*, dans le sens de passion, a été primitivement et pendant tout le grand siècle tantôt masculin, tantôt feminin, soit au singulier, soit au pluriel. Toutefois le masculin s'appliquait toujours au petit dieu qu'on appelle Amour. Dans le premier sens le féminin est resté au pluriel car on dit encore : *Premières amours, éternelles amours.* Le mieux eût été de garder les deux genres au singulier et au pluriel, mais la grammaire „qui régente les rois“ a décidé autrement.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont[1] tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur[2], je m'aperçois, madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une âme;
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part:
De ces détachements je ne connais point l'art;
Le ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarrassées;
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés;[3]
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.[4]
Ce n'est pas là matière à de grands châtimens,
Et, sans faire de tort à vos beaux sentimens,
Je vois que, dans le monde, on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête et doux,
Pour avoir désiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paraître offensée.

ARMANDE.

Hé bien! monsieur, hé bien! puisque, sans m'écouter,
Vos sentiments brutaux veulent se contenter;
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,

---

[1] Aller à, au sens moral, aspirer à, tendre vers.
[2] Par malheur.
[3] Zu fein gesponnen.
[4] Es gilt mein Lieben dem gesammten Menschen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Si ma mère le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus temps, madame ; une autre a pris la place ;
Et, par un tel retour, j'aurais mauvaise grâce
De maltraiter l'asile et blesser les bontés
Où[1] je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez-vous, monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage ;
Et, dans vos visions[2], savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt ?

CLITANDRE.

Hé ! madame, voyez votre choix, je vous prie ;
Exposez-moi, de grâce, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas[3] à l'indigne destin
De me voir le rival de monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvait m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, et plusieurs, que, pour le bel esprit,
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit ;
Mais monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au ciel élever des sornettes
Que vous désavoueriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

---

[1] Où, pour dans lesquelles.
[2] Idées folles, rêves.
[3] Réduire au destin.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle.
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu[1] tout au travers de notre tourbillon,
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison.
Monsieur n'y trouverait ni rime ni raison;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr, surtout, l'esprit et la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, madame; et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses, de soi, qui sont belles et bonnes;
Mais j'aimerais mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment qu'en faits comme en propos,
La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile.
La preuve m'en serait, je pense, assez facile.

---

[1] De choir.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueraient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluraient guère.

CLITANDRE.

Je n'irais pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois si bien, qu'ils me crèvent les yeux.[1]

TRISSOTIN.

J'ai cru jusques ici que c'était l'ignorance
Qui faisait les grands sots, et non pas la science.

CLITANDRE.

Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant
Qu'un sot savant et sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus forte entre pédant et sot.

TRISSOTIN.

La sottise, dans l'un, se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le savoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE.

Le savoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

---

[1] In's Auge springen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.

TRISSOTIN.

Ces certains savants-là peuvent, à les connaître,
Valoir certaines gens que nous voyons paraître.

CLITANDRE.

Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savants;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE, *à Clitandre.*

Il me semble, monsieur . . . .

CLITANDRE.

Hé! madame, de grâce;
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe.
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant;
Et, si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie,
Dont vous . . . .

CLITANDRE.

Autre second? Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé! mon Dieu! tout cela n'a rien dont il s'offense
Il entend raillerie autant qu'homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire[1] ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,[2]
De voir prendre à monsieur la thèse qu'il appuie;

---

[1] Vanité, amour-propre.
[2] Subir un combat.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit[1].
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit.
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux esprits, vous déclamiez contre elle;
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.
Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux:
Qu'à le bien prendre,[2] au fond, elle n'est pas si bête,
Que, vous autres messieurs, vous vous mettez en tête,
Qu'elle a du sens commun pour se connaître à tout,
Que chez elle on se peut former quelque bon goût,
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, monsieur? C'est que pour la science
Rasius et Baldus[3] font honneur à la France;
Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour.

---

[1] C'est tout dit, tout est dit quand on a dit cela.
[2] Recht beim Licht besehen.
[3] Noms forgés par Molière.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, et que, par modestie,
Vous ne vous mettez point, monsieur, de la partie;
Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'État, vos habiles héros?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service;
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons?
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire!
Et des livres qu'ils font, la cour a bien affaire!
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
Que sur eux l'univers a la vue attachée,
Que partout de leur nom la gloire est épanchée;
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres,
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres;
Riches, pour tout mérite en babil importun;
Inhabiles à tout; vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

PHILAMINTE.

Votre chaleur est grande; et cet emportement
De la nature en vous, marque le mouvement.
C'est le nom de rival, qui dans votre âme excite....

(c) Instituto Cervantes de Madrid.

SCÈNE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.

JULIEN.

Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

„Trissotin s'est vanté, madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayez vu le poëme que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence et Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.“

Voilà, sur cet hymen que je me suis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet.
(A Julien.)
Reportez tout cela sur l'heure à votre maître
Et lui dites qu'afin de lui faire connaître

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Quel grand état je fais de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être suivis,
(Montrant Trissotin.)
Dès ce soir, à monsieur je marierai ma fille.

SCÈNE V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE, *à Clitandre.*

Vous, monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer leur contrat vous pourrez assister;
Et je vous y veux bien de ma part inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer[1] au notaire,
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin;
Et monsieur que voilà saura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
Et si je la saurai réduire à son devoir.

SCÈNE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J'ai grand regret, monsieur, de voir qu'à vos visées
Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

---

[1] Envoyer à quelqu'un, l'envoyer chercher.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE,

J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance,

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

SCÈNE VII.

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans votre appui, monsieur, je serai malheureux;
Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRYSALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre?
Pourquoi, diantre! vouloir ce monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin,
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRYSALE.

Dès ce soir?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRYSALE.

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrecarrer, vous marier tous deux.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat, elle envoie au notaire.

CHRYSALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE, *montrant Henriette.*

Et madame doit être instruite par sa sœur
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRYSALE.

Et moi, je lui commande, avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah! je leur ferai voir si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
(A Henriette.)
Nous allons revenir : songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.

HENRIETTE, *à Ariste.*

Hélas! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux!
Et, si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre âme se donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veuille le juste ciel me garder en ce jour,
De recevoir de vous cette preuve d'amour.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Acte cinquième.

SCÈNE I.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'est sur le mariage où ma mère s'apprête
Que j'ai voulu, monsieur, vous parler tête-à-tête;
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrais vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable :
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,
Votre grâce et votre air, sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses :
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre,
Et j'ai regret, monsieur de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on saurait estimer;

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le savez, à deux ne saurait être,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un époux;
Que, par cent beaux talents, vous devriez me plaire :
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que possède Clitandre;
Et, par mille doux soins, j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non : à ses premiers vœux mon âme est attachée,
Et ne peut de vos soins, monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur, qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :
Le caprice y prend part; et, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimait, monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous servez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parents ont sur nous de pouvoir :
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mère à vouloir, par son choix,
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Otez-moi votre amour, et portez à quelque autre
Les hommages d'un cœur aussi cher[1] que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas?...

HENRIETTE.

Eh! monsieur, laissons-là ce galimatias,
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur....

TRISSOTIN.

C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poëte;
Mais j'aime tout de bon[2] l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Eh! de grâce, monsieur.....

TRISSOTIN.

Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.[3]
Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée.
Rien n'en peut arrêter les aimables transports;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme si chère;
Et, pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

---

[1] *Aussi cher*, veut dire d'un si haut prix et non aussi aimable.
[2] Tout de bon, pour tout de bon, sérieusement.
[3] Prêt à, près de, sur le point de.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

HENRIETTE.

Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense,
A vouloir sur un cœur user de violence:
Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait;[1]
Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentiments que le mari doit craindre?

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré.
A tous événements le sage est préparé.
Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensais pas que la philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
A porter constamment[2] de pareils accidens.
Cette fermeté d'âme, à vous si singulière,
Mérite qu'on lui donne une illustre matière,
Est digne de trouver qui prenne avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour;
Et, comme, à dire vrai, je n'oserais me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelque autre, et vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN, *en sortant.*

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là dedans fait venir le notaire.

---

[1] *En dépit qu'elle en ait*, l'analogue de *malgré qu'elle en ait*. *En* n'est pas une préposition, mais une partie mal à propos séparée de l'ancien *en-dépit*, comme encharge, encommencement, engarder, enseller, s'engeler, s'endemener.

[2] Avec constance.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

SCÈNE II.

CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRYSALE.

Ah! ma fille, je suis bien aise de vous voir;
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père.
Je veux, je veux apprendre à vivre[1] à votre mère;
Et pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,[2]
Martine que j'amène et rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont digne de louange.
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change;
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez;
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.[3]
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

CHRYSALE.

Comment! me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en préserve le ciel!

CHRYSALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRYSALE.

Me croit-on incapable
Des fermes sentiments d'un homme raisonnable?

HENRIETTE.

Non, mon père.

CHRYSALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me vois,
Je n'aurais pas l'esprit d'être maître chez moi?

---

[1] Lebensart lehren.

[2] Quoiqu'elle fît pour s'en défendre.

[3] *A*, dans le sens de par.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

HENRIETTE.

Si fait.

CHRYSALE.

Et que j'aurais cette faiblesse d'âme,
De me laisser mener par le nez à ma femme?[1]

HENRIETTE.

Eh! non, mon père.

CHRYSALE.

Ouais! Qu'est-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi!

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRYSALE.

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon père.

CHRYSALE.

Aucun, hors moi, dans la maison,
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui; vous avez raison.

CHRYSALE.

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRYSALE.

C'est moi qui doit disposer de ma fille.[2]

---

[1] Mener à ma femme, c'est-à-dire par ma femme, *à*, dans la bonne langue du dix-septième siècle a souvent le sens de *par*. Nous en avons un exemple plus haut dans ce vers que prononce Henriette:

Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.

[2] Deux ans après les *Femmes savantes* (1672), Racine disait dans *Iphigénie* (1674), act. IV, sc. VI:

Eh! qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille?

(c) Instituto Cervantes de Madrid

HENRIETTE.

Eh ! oui !

CHRYSALE.

Le ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire ?

CHRYSALE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.

HENRIETTE.

Hélas ! vous flattez là le plus doux de mes vœux ;
Veuillez être obéi : c'est tout ce que je veux.

CHRYSALE.

Nous verrons si ma femme à mes désirs rebelle....

CLITANDRE.

La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRYSALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laissez-moi. J'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin. [1]

SCÈNE III.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE, *au notaire.*

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage ?

LE NOTAIRE.

Notre style est très-bon, et je serais un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

---

[1] Locution familière et surtout rurale.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

BÉLISE.

Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins, en faveur, monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talens;
Et dater par les mots d'ides et de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? Si j'allais, madame, accorder vos demandes,
Je me ferais siffler de tous mes compagnons.[1]

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, monsieur, prenez la table pour écrire.
(Apercevant Martine.)
Ah! ah! cette impudente ose encor se produire?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRYSALE.

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc est la future?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRYSALE, *montrant Henriette.*

Oui, la voilà, monsieur : Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur?

PHILAMINTE. *montrant Trissotin.*

L'époux que je lui donne,
Est monsieur.

CHRYSALE, *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse, est monsieur.

---

[1] Compagnon, pour collègue.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

LE NOTAIRE.

Deux époux!
C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE, *au notaire.*

Où vous arrêtez-vous?
Mettez, mettez, monsieur, Trissotin pour mon gendre.

CHRYSALE.

Pour mon gendre mettez, mettez, monsieur, Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord, et, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYSALE.

Faites, faites, monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux.

PHILAMINTE, *à Chrysale.*

Quoi donc? Vous combattrez les choses que je veux!

CHRYSALE.

Je ne saurais souffrir qu'on ne cherche ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vraiment, à votre bien on songe bien ici!
Et c'est là, pour un sage, un fort digne souci!

CHRYSALE.

Enfin, pour son époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE *(montrant Trissotin).*

Et moi, pour son époux, voici qui je veux prendre.
Mon choix sera suivi; c'est un point résolu.

CHRYSALE.

Ouais! Vous le prenez là d'un ton bien absolu.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes[1]
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRYSALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,[2]
La poule ne doit point chanter devant le coq.[3]

CHRYSALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse,[4]
Quand sa femme, chez lui porte le haut-de-chausse.

---

[1] *Je sommes*, n'a pas toujours été un barbarisme, il reste toujours régulier dans la syntaxe rurale, „mais, comme dit M. Génin, il est bon, de savoir qu'avant de le trouver dans la bouche des suivantes et des paysannes, cette façon de parler avait été dans celles des savants et des princes. Henri Estienne en rend témoignage dans ses *Dialogues du langage français italianisé:* „Ce sont les mieux parlants qui prononcent ainsi: *j'allons, je venons, je disnons, je soupons.* Cette faute dont il accuse les courtisans de Henri III, remonte beaucoup plus haut, puisqu'on lit dans une lettre autographe de François Ier à M. de Montmorency: „*J'avons* espérance qu'y fera beau temps, vu ce que disent les estoiles que *j'avons* eu le loisir de voir."

[2] *Hoc* assuré. On tire habituellement ce mot du jeu de cartes le Hoc, introduit en France sous Mazarin, où certaines cartes assuraient le gain de la partie, „et, dit le *Dictionnaire de l'Académie,* parce qu'en jouant ces cartes on a coutume de dire *hoc,* de là vient que dans le discours familier, pour dire qu'une chose est assurée à quelqu'un, on dit: *Cela* lui est *hoc.* M. Génin propose une autre étymologie; comme dans le vieux français le mot *hoc* existe avec le sens de *croc,* il pense un peu témérairement que *être hoc* signifie la chose est au croc, c'est-à-dire est solidement attachée, et par conséquent *assurée.*

[3] Molière rajeunit un vieux proverbe qui se trouve dans le *Roman de la Rose:*

C'est chose qui moult me déplaist
Quand poule parle et coq se taist.

[4] Ins Gesicht lachen.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CHRYSALE.

Il est vrai.

MARTINE.

Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis :
Je ne l'aimerais point, s'il faisait le Jocrisse;
Et, si je contestais contre lui par caprice,
Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRYSALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable,
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler[1] un savant, qui sans cesse épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et, ne voulant savoir le grais ni le latin,[2]
Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.

CHRYSALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise,[3]
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,

---

[1] Donner.

[2] *Grais* est la prononciation populaire du mot *grec*, nous la retrouvons dans la rue des Grès, où Grès est pour Grais, ou Grecs.

[3] Chaise est le même mot que chaire adouci par le zézaiement. La racine est le mot latin cathedra. On distingue aujourd'hui chaise et chaire: la chaire du prédicateur, la chaire du professeur; pour le siége en usage dans les maisons on dit chaise.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres cadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ne[1] B, n'en déplaise à madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE, *à Chrysale.*

Est-ce fait? et, sans trouble, ai-je assez écouté
Votre digne interprète?

CHRYSALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.
(Montrant Trissotin.)
Henriette et monsieur seront joints de ce pas.
Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas;
Et, si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.[2]
(A Henriette et à Clitandre.)
Voyez; y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE.

Hé! mon père!

CLITANDRE, *à Chrysale.*

Hé! monsieur!

---

[1] C'est un archaïsme. Thomas Diafoirus, dans le *Médecin malgré lui*, s'en sert également. Ne plus ne moins que la fleur que les anciens nomment héliotrope.

[2] Chrysale est un personnage tout comique de caractère et de langage: il a toujours raison, mais il n'a jamais une volonté. Ce dernier trait est celui qui peint le mieux cette faiblesse de caractère.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

BÉLISE.

On pourrait bien lui faire
Des propositions qui pourraient mieux lui plaire;
Mais nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour :
La substance qui pense y peut être reçue;
Mais nous en bannissons la substance étendue.

SCÈNE IV.

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'ai regret de troubler un mystère joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles;
(A Philaminte.)
L'une, pour vous, me vient de votre procureur;
(A Chrysale.)
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourrait-on nous écrire?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

„Madame, j'ai prié monsieur votre frère de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé aller vous dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires a été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, et vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner.“

(c) Instituto Cervantes de Madrid

CHRYSALE, *à Philaminte.*

Votre procès perdu!

PHILAMINTE, *à Chrysale.*

Vous vous troublez beaucoup!
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paraître une âme moins commune
A braver, comme moi les traits de la fortune.

„*Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus; et c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la cour.*“
Condamnée? Ah! ce mot est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels!

ARISTE.

Il a tort en effet;
Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devait avoir mis que vous êtes priée,
Par arrêt de la cour, de payer au plus tôt
Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRYSALE.

„*Monsieur, l'amitié qui me lie à monsieur votre frère me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.*“
O ciel! tout à la fois, perdre ainsi tout son bien!

PHILAMINTE, *à Chrysale.*

Ah! quel honteux transport! Fi! tout cela n'est rien:
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste;
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.
Achevons notre affaire, et quittez votre ennui.
(Montrant Trissotin.)
Son bien nous peut suffire et pour nous et pour lui.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

TRISSOTIN.

Non, madame : cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire ;
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de temps ;
Elle suit de bien près, monsieur, notre disgrâce.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez :
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensans qu'il faut qu'ici j'essuie.
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas,
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

SCÈNE V.

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son âme mercenaire !
Et que peu philosophe[1] est ce qu'il vient de faire.

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être ; mais enfin
Je m'attache, madame, à tout votre destin ;
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

[1] Philosophe, adjectif comme philosophique.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

PHILAMINTE.

Vous me charmez, monsieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos désirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée....

HENRIETTE.

Non, ma mère : je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi! vous vous opposez à ma félicité?
Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre....

HENRIETTE.

Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre;
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajustait vos affaires;
Mais, lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez, dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.

CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agréable;
Tout destin me serait sans vous insupportable.

HENRIETTE.

L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE, *à Henriette.*

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir;
Et je ne fuis sa main que pour[1] le trop chérir.

---

[1] Pour, mis pour parce que et un mode personnel.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

ARISTE.

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles ;
Et c'est un stratagème, un surprenant secours
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,
Pour détromper ma sœur, et lui faire connaître
Ce que son philosophe à l'essai pouvait être.

CHRYSALE.

Le ciel en soit loué !

PHILAMINTE.

J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRYSALE, *à Clitandre.*

Je le savais bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE, *à Philaminte.*

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez ?

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie ;
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BÉLISE.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur ;
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

CHRYSALE, *au notaire.*

Allons, monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

FIN DES FEMMES SAVANTES.

(c) Instituto Cervantes de Madrid

(c) Instituto Cervantes de Madrid

(c) Instituto Cervantes de Madrid

(c) Instituto Cervantes de Madrid

(c) Instituto Cervantes de Madrid

(c) In